

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 74

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1979



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1979

SOMMAIRE

- La traversée du Rhône en « bac à traile » à Vaugris, par E.S.
- L'octroi, une institution séculaire, par Marcel GOURDANT.
- Une inscription du XIV^e siècle à Saint-Maurice de Vienne, par Jean LECUTIEZ.
- Les cantinières, par ELBEY.
- Le chemin des Aqueducs, par J. RIVAL.
- Notes sur les logis et hôtelleries de Vienne, par Charles JAILLET.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour "répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises" (article premier des statuts).

Pour 1979

Le numéro	20,00 F
Abonnement annuel normal	60,00 F
Abonnement de soutien	100,00 F
Retraités et étudiants	40,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 74

Fascicule 2 - Deuxième trimestre 1979



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1979

***Pensez à payer
le plus rapidement possible
votre Abonnement
pour 1979***

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1979.

• Nous invitons celles qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

*soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
soit directement au S.I.*

A partir du 30 juillet, nous serons obligés de procéder le recouvrement par voie postale, ce qui entraîne pour tous des désagréments et des frais.

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1979**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....

.....

TARIF ABONNEMENT :

<i>Abonnement de soutien</i>	100 F
<i>Abonnement normal</i>	60 F
<i>Etudiants - Retraités</i>	40 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

NOS MANIFESTATIONS du 4^e trimestre

- *Samedi après-midi 13 octobre.*

Visite des maisons restaurées du Front de Gère et du quartier Cuvière.

Le rendez-vous est fixé place St-Louis, à 14 h 30.

- *Samedi après-midi 17 novembre.*

Visite du Musée de l'Hôtel-Dieu à Lyon.

Le départ du car est fixé à 14 h, gare routière (se faire inscrire au Syndicat d'Initiative).

- *Lundi 10 décembre à 20 h 30, à l'Hôtel de la Poste.*

Conférence avec projection de diapositives sur le monnayage à Vienne, par M. François RENAUD.

LA TRAVERSÉE DU RHONE EN "BAC A TRAILLE" A VAUGRIS

Toujours de cette campagne, sise à une lieue sud de la ville, mes souvenirs me ramènent encore vers cette gare de Vaugris (tant il est vrai qu'elle revêtait une importance capitale à cette époque puisqu'elle jalonne tous mes souvenirs).

D'ailleurs certains artistes contemporains, et non des moins originaux en ont décrit quelques-uns avec un luxe de superlatifs inouï, car je ne peux m'empêcher de penser à la « gare de Perpignan ».

Pourtant de cette petite gare, jadis si coquette et si fleurie, la barrière du passage à niveau levée traversant les rails brillants, alors évocateurs de grands dépaysements, nous nous engageons, droit devant nous dans la plaine, déjà décrite, par un chemin sablonneux (transformé actuellement en route, passagère à son extrémité) entre deux haies d'arbres fruitiers coupées par des champs de légumes, des prairies vertes, dans le bourdonnement des insectes courant les poires mûres ; apparaissait le « Rhône » brillant au soleil, au pied des côteaux « d'en face » où s'étagaient en terrasses les rangées de ceps des crus fameux d'Ampuis.

A notre gauche, s'étalait un très long bâtiment bas en pisé de style très rhodanien, divisé en plusieurs logis, dont une importante ferme close par un grand portail gris et suivie d'une rangée d'étroites habitations mitoyennes comportant le logis du passeur et d'autres modestes cultivateurs.

A l'angle du mur de la ferme bordant le chemin se dressait une haute tour carrée faite de pierres cimentées. C'était la « pile » de la traile, portant, face au fleuve, des plaques indiquant le niveau maximum du Rhône (lors de ses plus fortes crues), à son sommet s'attachait le câble lancé au-dessus du fleuve jusqu'à une autre « pile » semblable à la première plantée sur la rive « d'en face ».

Sur ce câble glissait une poulie reliée à un épais cordage fixé à un long « bac » (solide embarcation faite de larges planches épaisses). Cette longue barque était très longue puisqu'elle pouvait transporter une longue charrette et un ou deux chevaux et

elle était amarrée au niveau d'un ponton, sorte de radeau fixé au sol, descendant en pente douce vers le fleuve, à l'extrémité d'un chemin pavé de larges dalles de pierres bosselées (usées par les caux). C'était très impressionnant d'assister à l'arrivée d'une charrette chargée de récoltes diverses (surtout fruits et légumes). Les paysans criaient très fort, menaçant les chevaux de leurs fouets, car ces bêtes effrayées hésitaient à franchir le petit espace entre le ponton et le bac, à travers lequel miroitait l'eau du fleuve.

L'embarquement était très long, car il fallait quelquefois dételier les animaux, que l'on maintenait par le collier au milieu du pont du bateau.

Les dimanches et jours de fête, c'était des voyageurs qui attendaient nombreux sur le débarcadère.

Tout autour de la barque était clouée une rangée de planches étroites, servant de banquette où les passagers prenaient place et si l'on se retournait légèrement bercé par un doux clapotis on avait l'impression d'être perdu au milieu d'une immense étendue d'eau (ce sont des sensations d'enfants que j'éprouvais avec délice).

L'on suivait d'un œil inquiet les gestes du passcur luttant avec le courant et qui à l'aide d'une longue perche imprimait à la barque son mouvement transversal parallèle au gros câble et nous entraînait sur la rive droite du fleuve. Lorsqu'il pleuvait, on pouvait se réfugier sous un petit abri ouvert à l'extrémité du bateau (une sorte de hutte) et de là, on ne voyait plus l'eau, mais on entendait toujours son léger bruit, doux, enveloppant.

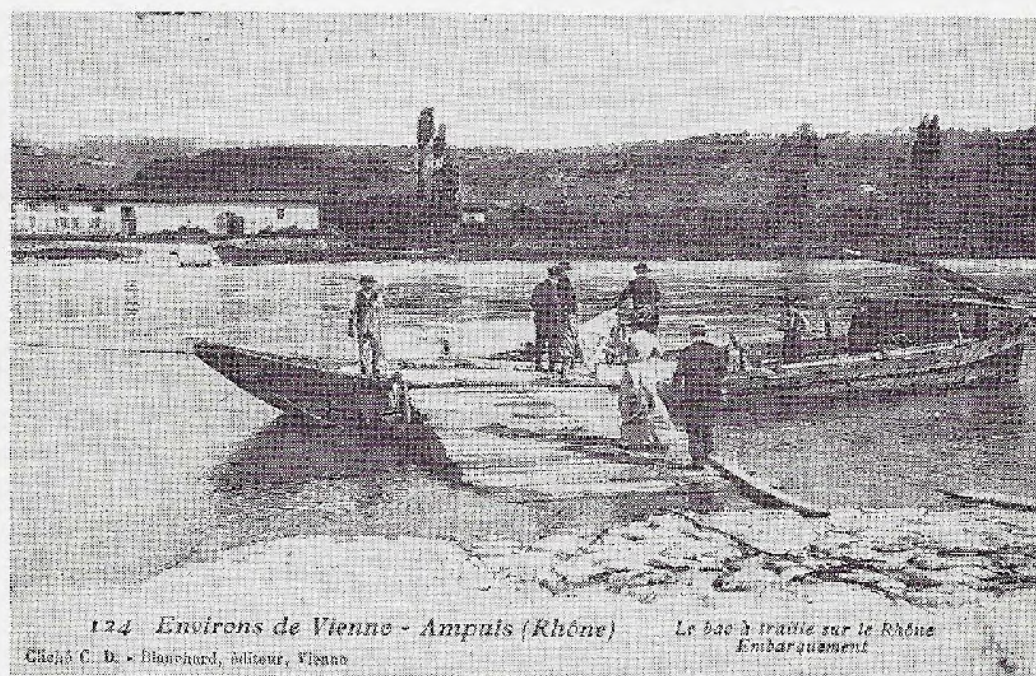
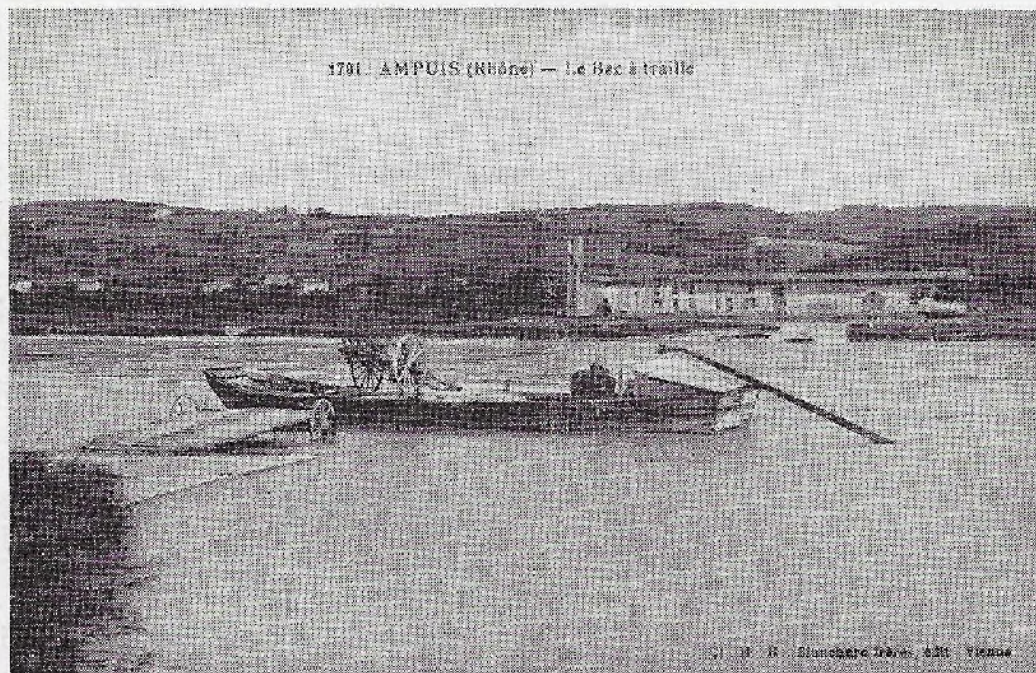
Nombreux étaient les habitants de Vaugris se rendant tous les dimanches matin à la messe d'Ampuis. Certains enfants allaient à l'école d'Ampuis (restant parfois toute la semaine en pension dans des familles amies).

Mais c'était au mois de septembre que « la traïlle » fonctionnait le plus activement, époque où l'on célébrait la fameuse « Vogue d'Ampuis » si réputée dans le voisinage.

Beaucoup de Viennois arrivaient par le train à Vaugris et effectuaient ainsi cette promenade originale de la traversée du Rhône.

C'était un va-et-vient incessant du bac entre les deux rives où les pontons étaient chargés d'une foule bruyante et endimanchée, s'égrenant aussi dans les « saulaies voisines » ombragées et tapissées d'herbes tendres, avant de prendre la route du village.

C'était l'occasion d'une liesse populaire, bon enfant, aujourd'hui disparue. Pour beaucoup d'habitants sortant rarement de leurs terres et de leur village cette fête représentait l'unique rencontre annuelle avec des familles amies chez les « bedots », c'est ainsi que l'on désignait en patois sans y voir aucune nuance péjo-



rative les habitants de la rive droite (B. Clavel nous rappelle que c'était le « riau » le royaume et les habitants de la rive gauche, rive de l'Empire « Empi »), ceux de Vaugris étaient désignés sous le nom de « Brûleurs de loups ».

L'on pouvait ce jour-là, assister à ce grand spectacle populaire unique pour les riverains qui était « la joute », spectacle nautique que l'on organise encore aujourd'hui, avec beaucoup de succès. Tous, enfants et parents, nous suivions avec beaucoup d'intérêt, d'attention, la rencontre des barques conduites par de rapides rameurs et lorsque les lances blanches dans le soleil s'arquaient puissamment jusqu'à ce que l'une d'elles se brisât envoyant un homme dans l'écume scintillante du fleuve, la foule frémissait, applaudissait.

Et puis la Vogue d'Ampuis c'était aussi une vaste dégustation devant les cafés entourant la place du village des fameux « pâtés aux poires », célèbre spécialité du pays, où les fruits fondants et sucrés étaient arrosés par les crus réputés des côteaux voisins ; nombreux étaient ceux qui partaient emportant une de ces délicieuses pâtisseries, pour la déguster à la maison et prolonger ainsi les plaisirs de cette belle journée.

Au retour, le bac était encore plus chargé et les feux du soleil couchant irradiaient la nappé du fleuve depuis le Pilat derrière lequel il allait disparaître jusqu'au rideau lointain des peupliers laissant deviner la chapelle Notre-Dame de l'Isle toute blanche au bord de la rive lointaine que nous allions rejoindre.

E. S.

L'OCTROI

UNE INSTITUTION SEULAIRE

Depuis des millénaires et jusqu'au milieu du siècle dernier, c'est la traction animale qui régla les cadences de nos transports et de nos déplacements terrestres.

C'est à son rythme que se structura au cours des siècles la vénérable institution des octrois et sa réglementation, dans le but d'assurer à nos cités des ressources prélevées sur des marchandises qui leur étaient destinées et parfois même qui étaient tout simplement en transit.

L'avènement des chemins de fer à vapeur devait apporter au cours du siècle dernier, une véritable révolution au rythme des transports. Pour appréciables que furent les facilités nouvelles, le rôle de l'antique système des octrois ne fut pas pour autant affecté, le contrôle des biens et des personnes restant facilité par les points fixes des stations obligatoires, dans le cadre rigide de la voie ferrée.

Vint enfin l'automobile et la percée spectaculaire qu'elle effectua dès les vingt premières années du ^{xx}e siècle. La souplesse, la rapidité, les commodités qu'elle apportait aux transports et aux déplacements de chacun, qu'ils soient individuels ou collectifs, l'intensification et la dispersion de la circulation qui en résultait, rendirent désormais impossible l'exercice normal d'un système qui avait assuré au cours de plusieurs siècles des ressources importantes à nos villes.

On s' imagine difficilement de nos jours, tant les conditions de circulation ont changé, que jusque vers 1920, il y a soixante ans à peine, un factionnaire ait pu, à chaque entrée de la ville contrôler piétons et véhicules, visiter les chargements et les bagages et prélever au passage une redevance sur les denrées ou marchandises transportées, qu'elles soient destinées à la consommation ou activités locales ou à l'usage personnel.

L'octroi - Un service municipal

Ainsi les octrois étaient à l'échelon local ce que les douanes sont encore actuellement à l'échelon national.

Leur fonctionnement dépendait de l'administration municipale qui en encaissait les recettes. Le règlement et la surveillance relevaient de l'autorité du maire, sous contrôle de l'administration supérieure et en référence aux lois et règlements nationaux.

Un règlement local des octrois municipaux fixait la liste des denrées, produits ou objets soumis à la taxe, le tarif en vigueur, le rayon d'action, l'emplacement des postes de surveillance et des bureaux. Il prévoyait la procédure à observer pour la perception des droits sur les produits ou denrées taxables, que leur origine soit locale ou qu'ils aient été produits hors de ses limites.

Les formalités à accomplir en cas de transit ou d'entrepôt des diverses denrées non destinées à la consommation locale, les règles de collaboration du service des octrois avec celui des contributions indirectes dans le cadre de la surveillance et des vérifications du ressort de cette administration, étaient aussi minutieusement envisagées.

Le règlement propre au personnel était fixé par arrêté municipal. La hiérarchie comportait : un préposé en chef, des contrôleurs, des receveurs, un vérificateur et un brigadier, des sous-brigadiers, enfin des préposés surveillants.

L'exploitation du service des octrois, handicapée par de lourdes charges dues à un nombreux personnel qui devait être au-dessus de tout soupçon et de toute compromission, fut toujours une tâche difficile pour les municipalités. Et les fraudeurs ne manquaient pas d'astuces (1). D'où la nécessité d'une réglementation importante et complexe.

Le dernier règlement complet des octrois est probablement celui qui fut publié en 1906 dans le *Code de police de la ville de Vienne* de M. Albert CHATARD, commissaire central, par les imprimeurs viennois ORGERET et MARTIN.

Il ne comporte pas moins de quatre chapîtres et de quatre-vingt-huit articles sur trente pages de texte, soixante-treize rubriques sous cinq titres différents sont nécessaires pour tarifier les objets assujettis. Le règlement concernant le personnel comporte dix-huit articles (2).

La zone de l'octroi

Vienne se trouvait enserrée dans une zone à l'intérieur de laquelle toutes les marchandises, les objets ou les denrées figurant

(1) Sur les octrois de Vienne au XVIII^e siècle, voir *Bulletin des Amis de Vienne* n° 72, fascicule 4 bis, 4^e trimestre 1977, p. 13 et 14 : « Quelques aspects du développement de Vienne au XVIII^e siècle », par René FAVIER.

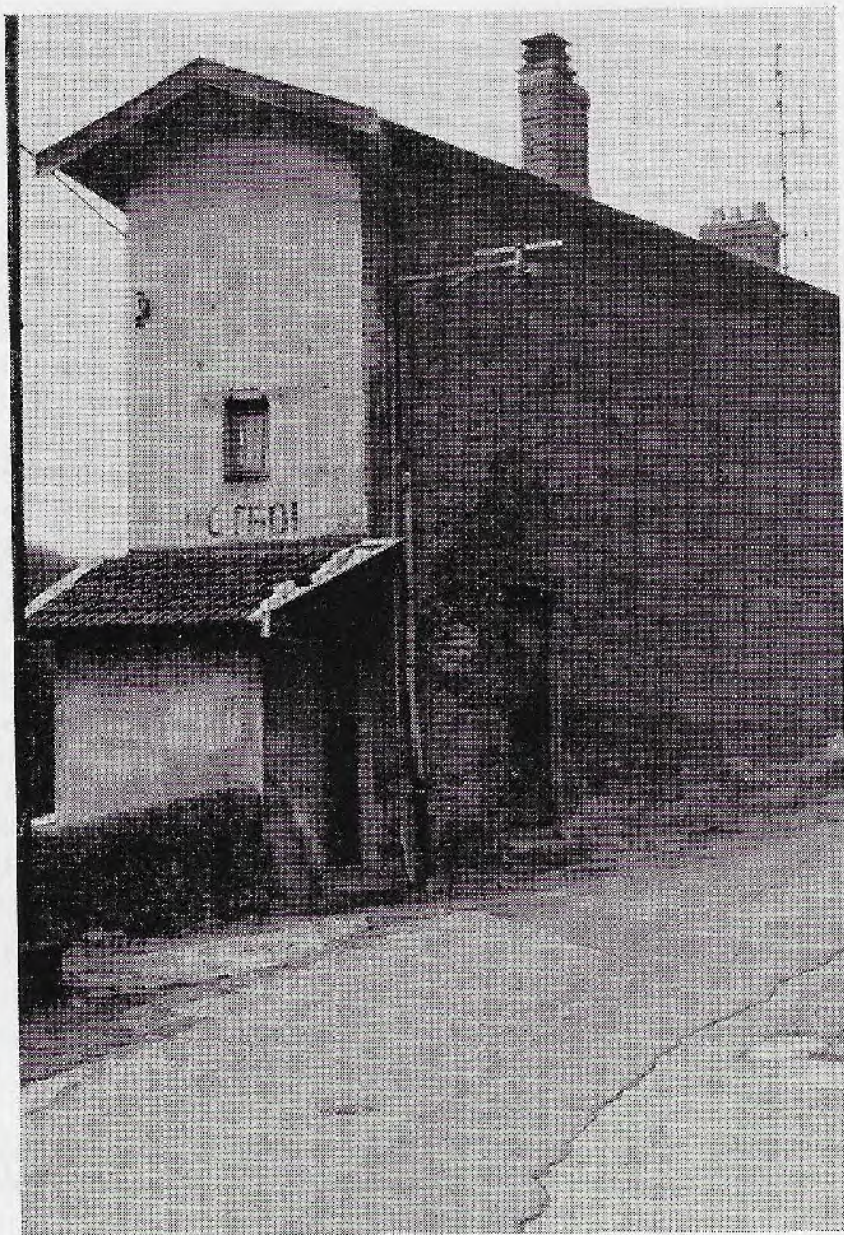
(2) *Code de police de la ville de Vienne*, par A. CHATARD, publié par Orgeret Martin, Vienne, 1906, ouvrage obligeamment communiqué par M^e Emile Datry, avocat, dont le père fut maire de Vienne de 1925 à 1931 et dont l'oncle Joseph Brenier fut maire de 1906 à 1919.

au tarif et destinés à la consommation ou à l'usage local devaient acquitter la taxe.

Le périmètre d'assujettissement était déterminé par une ligne imaginaire, partant de la pile du pont suspendu — le seul à l'époque — remontant au nord par le milieu du fleuve et rejoignant la rive à Estressin au niveau de la rue Port-au-Princes. Rappelons qu'il n'existait alors qu'une amorce de quai du Rhône le long du viaduc du chemin de fer et qu'elle se terminait en cul de sac sans traverser la Sévenne. La limite englobait ensuite le rocher Sainte-Hélène, non construit, traversait la route de Chasse et la voie ferrée en suivant le chemin de l'Argentière à la limite de Seyssuel, jusqu'à la route nationale n° 7. Suivant la clôture nord du pensionnat de Bon-Accueil elle partait vers l'est et après le chemin de Charavel qu'elle rejoignait dans sa partie supérieure, traversait la colline jusqu'à la rivière de Leveau. Elle s'incurvait alors derrière les usines BONNIER (actuellement CÉLETTE) pour gravir le mont Salomon jusqu'à la Bâtie. Rappelons que la Bâtie était alors située en pleine campagne et qu'il n'y avait encore là, ni hôpital, ni route, ni construction autre que les ruines de la forteresse. En suivant les anciens remparts elle redescendait au boulevard Maupas. Par le chemin de Mont-Arnaud et le hameau de Seigne elle englobait la rive droite de la Gère, jusqu'au ruisseau de la Réglane dont elle suivait le cours en direction de Pont-Evêque et la Véga jusqu'au carrefour des routes de Bourgoin par Septème et de Grenoble par Saint-Jean-de-Bournay. La limite empruntait ensuite sur la rive gauche de la Gère le petit chemin des Aqueducs jusqu'au G.C. 44 (route Neuve). Arrivée au cimetière de Vienne dont elle suivait le mur parallèlement à la rue Schneyder et au chemin de Pipet, elle arrivait à la route de Beaurepaire (N. 538) qu'elle empruntait en la descendant jusqu'au chemin des Tupinières. Elle le suivait jusqu'à l'ancien pic du ruisseau Saint-Gervais (la borne d'octroi est toujours en place). De là elle descendait directement vers le chemin de Coupe-Jarret au-dessus de la gare et serpentait à mi-hauteur de la colline parallèlement à la voie ferrée, rejoignant le ruisseau Bayet qui se trouvait alors en pleine campagne, bien au-delà de la zone urbaine. Le long du cours du ruisseau elle gagnait le Rhône et par le milieu du fleuve son point de départ à la pile du pont suspendu.

On constate ainsi que le périmètre de la zone d'octroi avait davantage été déterminé par les nécessités d'un bon contrôle des voies d'accès que par les limites administratives. Dans une ville dont les voies d'accès étaient moins nombreuses et moins complètes qu'actuellement et qui était moins étendue, aussi bien au nord qu'au sud et à l'est, le contrôle des entrées aux bureaux d'octroi était ainsi grandement facilité.

L'OCTROI DE LA MONTÉE SAINT-MARCEL



L'inscription « OCTROI » est encore lisible sur le mur de l'ancien bureau de la montée Saint-Marcel - angle de la route de Beaurepaire et du chemin de Pipet (photo prise en 1978).

L'OCTROI DU CHEMIN DES TUPINIÈRES



Le bâtiment de l'ancien octroi du chemin des Tupinières. Remarquablement situé au carrefour des Tupinières et de Beaumur, il était bien difficile d'échapper au contrôle des préposés.



Il y a 30 ans... l'inscription du bureau de l'octroi des Tupinières était encore en place (photo Perroud).



Cette borne indiquant la limite de la zone de l'octroi de Vienne est encore en place chemin des Tupinières. Ne pourrait-elle pas trouver place au Musée lapidaire pour y perpétuer le souvenir d'une époque révolue ?

- les exceptions : armée, administrations, etc.
- les déclarations et le marquage des animaux destinés aux abattoirs ;
- les formalités et droits de consignc sur les marchandises entreposées en attente ou en transit ;
- l'importance des amendes encourues par les fraudeurs ;
- la confiscation des denrées introduites frauduleusement et même l'arrestation éventuelle des fraudeurs ;
- les rapports avec le service des contributions indirectes : états à fournir, bordereaux.

Un bon stimulant - L'intéressement du personnel

7 % du total des droits perçus étaient répartis annuellement au personnel subalterne, dont 4/5^e proportionnellement aux traitements et 1/5^e suivant le mérite et les services rendus sur proposition du préposé en chef.

Qu'avez-vous à déclarer ?

Etaient taxés :

- boissons et liquides :
 - les vins en tonneaux ou en bouteilles,
 - les cidres, poirés, hydromels,
 - les eaux de Seltz ou minérales non médicinales,
 - les alcools, eaux de vie, liqueurs, apéritifs,
 - les anisettes alcoolisées, absinthe ou autres,
 - les fruits à la liqueur,
 - les bières et les limonades,
 - les vinaigres,
 - les eaux de toilette et autres produits de parfumerie ;
- denrées consommables dites « comestibles » :
 - les viandes sur pied ou abattues,
 - la charcuterie, les graisses, les salaisons, les abats,
 - les conserves,
 - les volailles,
 - les lapins domestiques ou sauvages,
 - le gibier,
 - le poisson, les coquillages et les crustacés,

- les fromages (4),
- les agrumes et les champignons,
- les fruits secs ;
- les combustibles :
 - le bois à brûler en fagots, en branches, en bûches,
 - les anthracites ou agglomérés,
 - les charbons, boulets ou autres,
 - les bougies, les suifs, la cire ;
- les matériaux :
 - les chaux, les plâtres, les ciments ;
- les fourrages :
 - foins, sainfoins, trèfles ou autres,
 - la paille, l'avoine, l'orge, le son,
 - et autres denrées nécessaires à l'alimentation des chevaux et du bétail.

Le personnel des octrois

En 1918, les Octrois de Vienne occupaient trente-quatre personnes sous l'autorité du préposé en chef Georges Marand. Il y avait un contrôleur principal et son adjoint, le receveur central, cinq receveurs de première classe, deux receveurs de deuxième classe, trois receveurs de troisième classe, deux receveurs de quatrième classe, un brigadier ambulant, un sous-brigadier, treize préposés. La fonction de vérificateur était assurée par les receveurs.

La fonction de chacun était nettement définie.

• *Le préposé en chef :*

C'est à lui que revenait le rôle de direction du service. Il n'avait de comptes à rendre qu'au maire et au service des finances municipales. Il recrutait le personnel, attribuait les fonctions, administrait les services, arbitrait les transactions, instruisait les affaires contentieuses, traduisait devant les tribunaux celles auxquelles il n'avait pas pu trouver de solution.

Tous les dix jours il rendait compte de sa gestion et transmettait à l'administration les rapports du fonctionnement de ses services ainsi que les recettes et les réclamations.

Dans son rapport annuel, il prévoyait le budget de l'année suivante, il rendait compte de la situation numérique du personnel et présentait le décompte des remises au personnel.

(4) Les fromages de pays, les noix et les châtaignes de pays étaient exemptés de droits.

- *Les contrôleurs :*

Le contrôleur en chef et son adjoint étaient chargés de la comptabilité du bureau central, du contrôle des perceptions des bureaux d'entrée, du contrôle des amendes. Ils participaient aux opérations d'inventaire des entrepositaires. Ils dirigeaient les surveillances de jour et de nuit et transcrivaient l'ordre de service.

- *Les receveurs :*

Les receveurs percevaient les droits aux barrières des bureaux d'entrée. Ils assuraient les écritures courantes de ces bureaux. Ils étaient responsables du mobilier de bureau, des instruments de contrôle, jaugage, dégustation, pesage et du matériel attaché à ces bureaux.

- *Le vérificateur :*

Le vérificateur était un agent détaché du bureau central pour la tenue des archives et de la comptabilité des entrepositaires.

- *Le brigadier et les sous-brigadiers :*

Ils assuraient le service spécial des rondes de jour et de nuit en vue de la répression des fraudes. Vérificateur, brigadier et sous-brigadier avaient en commun le rôle de surveillance du personnel. Ils avaient à rendre compte à l'administration des absences, des irrégularités ou des négligences dont ils avaient pu être témoins au cours de leur service.

- *Les préposés surveillants :*

Ils étaient chargés « soit de jour... ou de nuit, sous l'autorité de leurs chefs, des vérifications et visites aux barrières où ils doivent être constamment en éveil, sur pied et dans une tenue propre et réglementaire ; ils faisaient les interpellations d'usage, visitaient les voitures, vérifiaient les chargements et constataient la sincérité des déclarations d'entrée ou de sortie » (5).

Obligations et discipline des agents de l'octroi

Le recrutement était fait dans la tranche d'âge comprise entre 21 et 45 ans. Les candidats retenus étaient admis par le maire, nommés par le sous-préfet, ils devaient prêter serment devant le tribunal civil. Ils devaient être domiciliés dans l'enceinte du rayon d'octroi et ne pouvaient sous aucun prétexte refuser leur

(5) à (11) Citations extraites du *Code de police de la ville de Vienne*, 1906.

concours à l'administration dont ils devaient rester à la disposition « même pendant la durée de leur repos » (6). Il leur était interdit de faire directement ou indirectement le commerce d'objets soumis aux taxes de l'octroi ou du trésor.

Ils devaient « en toutes circonstances, même hors du service, de la déférence et du respect aux titulaires des grades supérieurs au leur » (7), ils leur devaient le salut.

Les préposés dans l'exercice de leur fonction devaient être porteurs de leur commission et étaient tenus à la présenter lorsqu'ils en étaient requis. Le port d'armes leur était autorisé. Ils étaient placés sous la protection de l'autorité publique qui devait en cas de besoin leur prêter aide et assistance.

Le personnel de l'Octroi devait exercer ses fonctions avec correction, dignité et une ponctualité presque militaire : « ceux qui ne seraient pas présents au moment de l'appel ou qui se présenteraient dans une tenue malpropre, seront notés, renvoyés au lendemain et privés de leur traitement » (8).

En mai, juin, juillet et août, le service commençait à cinq heures du matin et à six heures pendant les autres mois. En soirée, il n'était assuré que par un seul employé jusqu'à 22 heures. De nuit, entre 22 heures et l'ouverture matinale du bureau, il n'était prévu que les patrouilles mobiles effectuées à tour de rôle.

Le personnel devait se rendre à son travail muni de vivres et de boissons pour la durée du service et prendre ses repas à tour de rôle, afin de ne pas interrompre ou retarder le service.

L'honnêteté et la politesse dans les rapports avec le public étaient expressément recommandées sous menace de renvoi. « Loin de repousser l'injure par l'injure, les menaces par les menaces, les employés devaient se borner, dans les occasions orageuses, à dresser procès verbal et laisser à la loi le soin de punir » (9).

En service il était interdit « de boire dans les bureaux, d'y amener des femmes, d'y jouer, de s'y occuper de tout objet étranger au service, d'abuser du gaz qui ne devait être éclairé ni de jour ni de nuit sans nécessité » (10).

Les préposés devaient rester sobres en toutes occasions et les contrôles professionnels qu'ils étaient appelés à faire ne devaient en aucun cas servir de prétexte à des libations exagérées.

C'est pourquoi il était interdit de faire usage pour les dégustations de liquides, d'instruments autres que ceux fournis par l'administration. Il est d'ailleurs précisé que « ceux qui perdront de vue que les dégustations doivent être faites avec délicatesse et

(5) à (11) Citations extraites du *Code de police de la ville de Vienne*, 1906.

désintéressement, qui se permettront de tirer plus qu'une dégustation au même tonneau, qui en un mot abuscront d'une faculté qui n'a d'autre but que celui de reconnaître la nature du liquide et nullement pour objet de leur procurer des boissons, seront révoqués et s'il y a lieu traduits devant les tribunaux (art. 13) » (11).

Les fautes de service les moins graves étaient punies par des amendes prononcées par le préposé en chef et perçues au profit de la caisse de retraite. Les fautes les plus graves allaient jusqu'à la destitution, c'est ainsi que l'article 14 prévoit : « Tout employé qui aura prévariqué... soit en favorisant la fraude, soit en ne remplissant pas convenablement ses fonctions, sera destitué sans préjudice aux peines édictées par les lois pénales ».

Le prestige de la casquette

Sans préciser la tenue, le règlement se contente de dire qu'elle devra être correcte et sans négligence. Seul le couvre-chef est réglementaire.

Tout employé en service doit être coiffé du « képi » portant en dessus de la visière vernie le mot « Octroi ».

Au bureau central le képi est remplacé par une casquette portant la même inscription.

Le képi du préposé surveillant est en drap noir avec galon et passepoilé de laine rouge.

Pour le préposé de première classe le galon est argent et le mot octroi est brodé de fil rouge de Limoges...

Le sous-brigadier aura deux galons d'argent.

Le brigadier, le vérificateur et les receveurs auront galon, passepoil et inscription argent.

La casquette des contrôleurs sera ornée d'une bride, de trois galons et de l'inscription dorée.

Quant au préposé en chef, il se couvrira d'une casquette de drap noir avec quatre galons en or, portant les armes de la ville de Vienne et le mot « Octroi » brodés d'or.

Toutefois en dérogation à la règle, pendant les mois de juin, juillet et août, le képi pourra être remplacé pour les employés subalternes par un canotier de paille blanche avec ruban noir et inscription « Octroi » en lettres dorées.

A partir de 1914, la casquette remplace progressivement les autres coiffures. Le port de la casquette réglementaire nous semble d'ailleurs avoir revêtu une grande importance aux yeux du personnel des Octrois. En décembre 1918, dans son compte rendu annuel au maire de Vienne, peu de temps avant la suppression du

service, le dernier préposé en chef Marand (12) fera inscrire dans les prévisions de dépenses pour le budget de 1919 une somme de 450 F contre 220 l'année précédente « parce que — dit-il — il va falloir doter tous les employés d'une casquette... » et il précise, ce qui nous permet d'avoir des doutes sur la propreté du couvre-chef des agents, que « les coiffures n'ont d'ailleurs pas été renouvelées depuis que le Conseil municipal, dans sa réunion du 24 mai 1914 a accepté d'en mettre l'achat à la charge de la commune et de substituer la casquette au képi » (13).

La suppression de l'octroi

La lassitude qu'avait engendrée la « grande guerre », les progrès qu'elle avait provoqués en de nombreux domaines, la soif de renouveau que suscita la victoire de 1918, mirent en évidence la nécessité de certaines réformes.

La diffusion de la traction auto se substituant progressivement à la traction hippo, donnait désormais aux déplacements individuels une mobilité et une rapidité inconnues jusqu'alors.

Le système des octrois municipaux avec ses entraves à la libre circulation et ses contraintes tracassières se révélait désormais particulièrement inadapté. Aussi sa suppression fut-elle décidée dès 1918 pour application en 1920.

Mais il avait jusqu'à ce jour assuré d'importantes ressources aux municipalités pour lesquelles il convenait de trouver d'autres sources en remplacement (14).

De 1918 à 1920, les comptes rendus des délibérations municipales traduisent l'embarras de nos édiles. Quelles taxes ne furent-elles pas envisagées en remplacement ? Taxes sur les propriétés bâties, sur les constructions neuves, sur le commerce, sur les locaux d'habitation, sur les chevaux et les écuries, sur le chauffage et l'éclairage au gaz, sur l'éclairage électrique qui commençait à se substituer au gaz, etc.

Si parmi celles qui virent le jour à cette époque il en est qui n'eurent qu'une durée éphémère, la réception chaque année de nos feuilles d'impôts locaux marque à notre insu la vitalité de certaines autres et un anniversaire aujourd'hui bien oublié de la suppression de l'octroi.

Marcel GOURDANT.

(12) Le dernier préposé en chef des Octrois de Vienne, Marand Georges, était né en 1872. Il avait exercé cette fonction aux Sables-d'Olonnes avant d'être nommé à Vienne en avril 1917.

(13) Rapport du préposé en chef à M. le Maire de Vienne, le 30 décembre 1918.

(14) En 1918 pour une dépense d'environ 50 000 francs les octrois avaient rapporté 206 851 francs.

RÉCAPITULATION

CHAPITRES DE PERCEPTION	PRODUITS		DIFFÉRENCE	
	1918	1917	en plus	en moins
Boissons et liquides	25 621,31	97 598,61	»	71 977,30
Comestibles	118 207,66	116 707,35	1 500,31	»
Combustibles	28 781,24	21 859,69	6 921,55	»
Fourrages	25 669,42	24 807,60	861,82	»
Matériaux	8 572,31	12 298,44	»	3 726,13
Totaux	206 851,94	273 271,69	9 283,68	75 703,43
Différence en moins en 1918	66 419,75			

Statistiques comparatives des recettes des exercices 1917 et 1918.
La ventilation par catégories d'imposition nous apporte des éléments intéressants sur l'activité locale. Le produit moyen de l'octroi qui avait été de 235 028,29 francs or pour 1911 à 1913 était tombé à 206 851 en 1918 du fait des hostilités.

Les recettes d'octroi par bureau, pour l'exercice 1918
(extrait du compte rendu du préposé en chef)

DÉSIGNATION DES BUREAUX DE PERCEPTION	DROITS D'OCTROT
Nord	1 834,63
Ouest	2 731,39
Bureau central	41 465,40
Porte de Lyon	1 818,18
Maugiron	2 111,15
Serpaize	772,26
Pont-Evêque	7 466,31
Aqueducs	3 313,20
Saint-Marcel	4 488,80
Coupe-Jarret	557,82
Grande-vitesse	17 267,99
Petite-vitesse	18 423,37
Porte de Marseille	6 068,01
Pont-Saint-Maurice	16 781,02
Abattoir	81 752,41
TOTAL	206 851,94

REMERCIEMENTS

Je suis heureux de remercier M. VALLET, secrétaire de Mairie et Mme DURIEUX, archiviste de la Mairie de Vienne, dont l'obligeante compréhension m'ont permis l'accès aux archives municipales, ainsi que M^e E. DATRY, avocat, et Mme née BRENIER, qui m'ont grandement facilité les recherches en me confiant l'ouvrage intitulé *Code de Police de la ville de Vienne* par CHATARD, publié en 1906 par les éditeurs imprimeurs viennois ORGERET et MARTIN.

Illustrations. — Photos et cartes postales de la collection personnelle de l'auteur.

Statistiques. — Extraites des archives municipales.

UNE INSCRIPTION DU XIV^e SIÈCLE A SAINT-MAURICE DE VIENNE

Il y a une vingtaine d'années le Ministère de l'Education nationale (Direction de l'Architecture) a fait procéder, avec le concours de la ville de Vienne et la participation de l'archiprêtre de Saint-Maurice, à des travaux de nettoyage à l'intérieur de l'ancienne cathédrale. Au cours de l'hiver 1957 - printemps 1958, ce sont les chapelles et le bas côté nord de Saint-Maurice qui ont été traités.

Sous le badigeon bleu-gris une inscription, qui semble inédite, a été révélée.

Chorier a signalé l'existence de cette inscription.

Dans *Antiquités de la ville de Vienne*, livre III, chapitre IV, il en parle en ces termes : « Dans cette (chapelle) de Saint-Blaise et de Saint-Jean l'Évangéliste, est enterré un de ses anciens bien-faiteurs, qui mourût l'an 1320. Son nom, qui était Etienne d'Opcris, et ses qualités, car il était chanoine de Saint-Paul de Lyon, et l'un des chevaliers de Saint-Maurice, se lisent dans une inscription qui conserve sa mémoire ».

Le texte est gravé sur un marbre de 76 cm de long sur 34 cm de haut (dans sa partie visible) ; le coin inférieur droit est entaillé. Il se trouve sur le mur du fond de la troisième chapelle (à partir de la façade) à 2,10 m du sol.

L'inscription est sur douze lignes, non réglées. Le creux des lettres était peint en noir ; des erreurs du graveur étaient rectifiées également par une peinture noire.

Malheureusement le grattage n'a pas été fait avec un soin suffisant ; certaines traces de peinture sont difficilement lisibles ; nous n'avons pu deviner les autres.

L'inscription se lit :

† ANNO. DOMINI. M.CCC.XXV. DIE. XXII.MENSIS. OCTOBRIS. OBIIT.
[DOMINUS.

STEPHANUS. DE OPERE. CANONICUS. SANCTI. PAULI. LUGDUNENSIS.
 [MILESQUE IN.
 ECCLESIA. VIENNENSIS. QUI. DEDIT. INTER. CETERA. ECCLESIA.
 [VIENNENSIS. PRIMO. X. LIBRAE. VIENNENSES.
 ANNUAS. SERVITORI. HUIUS. CAPELLAE. SUB. FORMA. CONTENTA.
 [IN SUO.
 TESTAMENTO. ITEM. DUO. ANIVERSARIA. FACIENDA. UNUM. DIE.
 [OBITU. SUI. ET.
 ALIUD. DIE. OBITU. DOMENGIE. MATRIS. SUAE. ITEM. DEDIT.
 [L. LIBRAS VIENNENSES.
 SEMEL PRO. ACQUIRENDIS. REDDITIBUS ANNUIS. SOLVENDI.
 [MISSAM.
 CELEBRANTIBUS. ANNO. QUOLIBET. IN. DIE. OBITU. SUI.
 SUCCESSIVE. † MULTA. ALIA. PIE. RELIQUIT. PROUT. IN.
 [TESTAMENTO.
 SUO. LATIUS. CONTINETUR. CUJUS. CORPUS. RETRO. HANC.
 [CAPELLAM.
 JACET. ANIMA. EJUS. PER. DEI. MISERICORDIAM. IN. PACE.
 REQUIESCAT. AMEN. AMEN.

† ANO DNI MCCCXXV DIE XXII mens OCTOBR OBITU DVS
 STEPHS DE OPER CANONICUS SVD PAULI LUGD MILES OZ I
 ECCLESIA VIEN Q DEDIT MC CC XLII VIEN PRIMO X LIBR VIEN
 ANNUAS SVTORI N CAPELLA SVB FORMA OCTOCTA I SVOTAS
 GO IT DVO ANIVSAR NACIA DA VTRV DIE OBITU SVI ET A
 LVTD DIE OBITU DOMENGIE MATRIS SVAE IT DEDIT L LIBR VIEN
 SEMEL PRO ACQUIRENDIS REDDITIBUS ANNUIS SOLVENDI MISS
 CELEBRANTIBUS ANNO QOLIB IN DIE OBITU SVI SV
 CASSIVE † MULTA ALIA PIE RELIQUIT PROUT IN TESTA
 MTO SVO LATIUS CONTINETUR CUJUS CORPUS RETRO HANC CAPELLAM
 JACET ALIA ET P DEI MISERICORDIA IN PACE
 REQUIESCAT AMEN amen

« L'an du Seigneur 1325, le vingt-deuxième jour du mois d'octobre, est mort dom Etienne de l'Œuvre, chanoine de Saint-Paul de Lyon et chevalier dans l'Eglise de Vienne, qui a donné, entre autres choses, à ladite Eglise : premièrement dix livres viennoises par an au desservant de la présente chapelle, sous la forme contenue en son testament. Item, deux anniversaires à faire l'un au jour de son décès et l'autre au jour du décès de Domenge, sa mère. Item, il a donné cinquante livres viennoises pour une fois en vue d'acquérir des revenus annuels à verser à ceux qui célèbrent chaque année la messe au jour de son décès. Par la suite il a fait beaucoup d'autres fondations pieuses, comme il est contenu plus à plein dans son testament. Son corps git derrière

cette chapelle. Que par la miséricorde de Dieu son âme repose en paix — Amen. Amen. »

Quelques erreurs du graveur sont notables. Certaines ont été rectifiées par une peinture noire et sont encore visibles.

Ainsi :

3^e ligne : lire INT. C. ECLIE au lieu de MT. C. ECLIE

3^e ligne : un I peint est inscrit dans la boucle du P.

4^e ligne : lire ANVAS au lieu de AIMAS

4^e ligne : lire FORMA au lieu de FOMA

6^e ligne : lire LIVD au lieu de LVID

7^e ligne : lire SEMEL au lieu de CEMEL

9^e ligne : lire PVT au lieu de PNT

D'autres erreurs étaient, on peut raisonnablement le supposer, corrigées avec cette peinture noire ; mais nous n'avons pu en retrouver trace.

1^{re} ligne : lire OCTOBR au lieu de OTTOBR

1^{re} ligne : lire DNS au lieu de DVS

3^e ligne : lire LIBR au lieu de LIRB

Fondations d'Etienne de l'Œuvre

Par son testament du 1^{er} octobre 1323 Etienne de l'Œuvre a fondé une chapelle sous le vocable de Saint-Etienne et de Saint-Blaise. Elle devait être aménagée dans l'espace encore libre entre le mur septentrional et les contreforts, à la hauteur de la quatrième travée. En réalité cet agencement intérieur ne fut pas mis à exécution et le service de la chapelle fut partagé : les messes en l'honneur de saint Etienne se disaient sur l'autel de la neuvième chapelle, fondée sous le même nom par Etienne de Montluel, archidiacre de Cantorbéry et de Vienne en 1268 ; les messes en l'honneur de saint Blaise sur l'autel de la troisième chapelle, dédiée à Saint-Jean l'Evangéliste et fondée en 1368 par André de l'Œuvre, chanoine et chancelier de Vienne. C'est là que fut placée l'épithaphe d'Etienne, mais son corps avait été inhumé dans le cloître du grand chapitre face à la quatrième travée, car derrière la chapelle de Saint-Jean l'Evangéliste se trouvait l'ossuaire de l'Eglise, « retro quam est Calvarium Ecclesiae ».

Chorier avait signalé cette épithaphe sans la reproduire textuellement et on le soupçonnait d'avoir confondu Etienne et André de l'Œuvre. La découverte de l'inscription démontre qu'il ne s'était pas trompé (1).

(1) CHORIER, *Antiquités de Vienne*, 1^{re} éd., p. 201 ; 2^e éd., p. 212.

Outre son propre anniversaire, Etienne avait institué celui de sa mère Domenge ou Dimanche, forme populaire de Dominique. Il ne mentionne pas son père, mais on tient communément qu'il descendait de Guillaume de l'Œuvre, architecte de la cathédrale entre 1250 et 1269. Le fait est possible, même probable, sans être certain, faute de documents qui établissent cette filiation. On ignore aussi quel était le degré exact de parenté entre Etienne et André.

D'après le nécrologe de Saint-Maurice, on faisait commémoration d'Etienne de l'Œuvre seulement le 3 février, fête de Saint-Blaise : il avait légué une demi-livre ordinaire à distribuer ce jour-là à ceux qui assistaient à matines, à la grand-messe et aux vêpres (2).

Carrière d'Etienne de l'Œuvre

Son épitaphe lui donne deux titres : chanoine de la collégiale de Saint-Paul à Lyon et chevalier de l'Eglise de Vienne ; mais il en avait un troisième : celui de notaire ou secrétaire du chapitre, et c'était en pratique le plus important. Il a rempli cette fonction pendant dix-huit ans, de 1308 à sa mort. Sa signature figure régulièrement dans le partage des terres capitulaires laissées vacantes par le décès des chanoines et autres bénéficiers ; mais il a aussi rédigé des actes d'un intérêt plus général : par exemple, le 3 février 1309, l'hommage lige prêté par le Dauphin Jean à l'archevêque Briand de Lavieu. Le Dauphin reconnaît tenir de l'archevêque et du chapitre tout le comté de Vienne et d'Albon, depuis l'église de Saint-Vincent au-delà de Voreppe jusqu'aux fourches du Puy, et confesse devoir chaque année un cierge de 12 livres à l'autel de Saint-Maurice comme marque de dépendance (3).

Le 17 juillet de la même année a lieu un compromis entre l'archevêque et le chapitre au sujet de leur juridiction respective. A la fin de cette longue pièce on lit : « Moi Etienne de l'Œuvre, notaire impérial, ai été présent à la publication des présentes avec le sieur Official et Hugues Bochart, notaire apostolique. Je les ai réduites en acte public de ma propre main et les ai signées avec ledit Hugues Bochart » (4).

Dans les deux actes de 1309, Etienne de l'Œuvre prend la qualité de notaire impérial ; il est également désigné dans le second comme notaire apostolique. Pour être notaire apostolique ou encore notaire juré de l'officialité, il fallait être clerc, c'est-à-dire, avoir reçu la tonsure, mais il n'en découlait aucune obliga-

(2) Bibliothèque de Vienne, ms. 130, fol. 57.

(3) *Régeste dauphinois*, n° 17429.

(4) CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, p. 445.

tion particulière. On disait de ces notaires qu'ils étaient clercs de tel diocèse. Par contre, on disait des vrais ecclésiastiques qu'ils étaient clercs de telle Eglise. En principe, Etienne aurait pu appartenir à la première catégorie ; en réalité, il était de la deuxième, à savoir clerc incorporé de l'Eglise de Vienne. On voit en effet que le 2 novembre 1298 il est autorisé par l'archevêque Guillaume de Livron et le chapitre à monter au chœur supérieur (5). Et cet avancement hiérarchique, de toute façon exceptionnel, doit signifier qu'il avait reçu au moins le premier des ordres sacrés, le sous-diaconat.

Quoiqu'il en soit, il jouissait déjà d'une plus grande notoriété que les confrères. Charvet le cite à deux reprises : après 1305, Etienne de l'Œuvre, « clerc de Saint-Maurice » est appelé à arbitrer le différend qui oppose Raymond de Miribel et l'abbesse de Saint-André-le-Haut, Huguette Goyda ; le 27 novembre 1317, le même Etienne, qualifié chanoine de Saint-Paul et de Saint-Nizier à Lyon, assiste à une délibération capitulaire des moniales de Saint-André, avec l'official et les deux chevaliers de l'Eglise de Vienne. Ils sont là à titre de conseillers juridiques (6).

Lui-même est nommé chevalier en 1320, tout en conservant son office de notaire. C'est d'ailleurs au notaire du chapitre qu'il attribue dans son testament le patronage de la chapelle qu'il a fondée (7).

Il meurt le 22 octobre 1325 et deux jours plus tard, les terres qu'il tenait du chapitre sont distribuées à d'autres bénéficiers.

Jean LECUTIEZ,

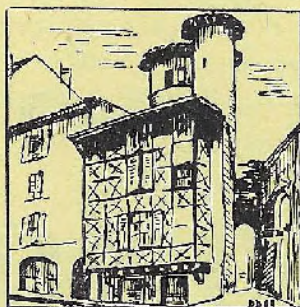
Ancien bibliothécaire de Vienne.

(5) Ul. CHEVALIER, *Actes capitulaires de Saint-Maurice de Vienne*, p. 64.

(6) CHARVET, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye de Saint-André-le-Haut*, p. 90 et 93.

(7) Archives de l'Isère, Inventaire 176, fol. 47.

Nous sommes spécialistes
en Bijouterie, Joaillerie et
Horlogerie : de Père en Fils,
depuis plus de deux siècles,
nous avons constamment
perfectionné la connaissance
de ce métier difficile et notre
conscience professionnelle a
valu à la Bijouterie Bonjean
d'être la plus importante de
la région avec un choix
considérable auquel s'a-
joutent l'orfèvrerie et les
articles pour cadeaux.



BIJOUTERIE BONJEAN
Fondée en 1742
angle rue Ponsard



G. DE LA ROCHE
*Petit-Fils
et Successeur*

POMPES FUNEBRES GENERALES

*Service Concessionnaire
de la Ville de Vienne et autres communes environnantes*

Son personnel est à la disposition des familles

BUREAU PRINCIPAL ET DIRECTION : *Place de l'Hôtel-de-Ville
(Impasse de la Vieille-Halle)*
Vienne et communes environn. 38200 VIENNE. T. (74) 85.03.88

PEAGE-DE-ROUSSILLON : 21 pl. P.-Morand. T. (74) 86.21.52
et communes environnantes

CONDRIEU : 17 r. de Belfort. T. (74) 59.52.19
et communes environnantes

CHAVANAY : T. (74) 59.10.47

Mutuelles - Conventions - Garanties obsèques
Contrats avant décès - Soins de conservation
Grand choix d'articles funéraires

Déménagements

GRUTAGE
GARDE-MEUBLES
MANUTENTION

FREDERIC DIDIER

18, rue Victor-Hugo - 38202 VIENNE



Téléphone : 85.04.78
Lignes groupées

SIEGES STYLE ET MODERNE
MOQUETTE - TAPIS - TENTURES

TAPISSIER

J. PASCAL

11, place Saint-Paul - VIENNE

Tél. 85.09.57

GRAVURE TAMPONS

Noël RUGLIANO

23, rue Joseph-Brenier - 38200 VIENNE

☎ (74) 85.07.94

Pour la PHOTO
et pour le SPORT

une seule adresse

PHOTO - SPORTS

4, place Miremont - 38200 VIENNE

TOUT POUR LA FUTURE MAMAN ET LE BEBE

“*Fazandole*”
R. CHAPOTAT

PUERICULTURE ET JOUETS

17, rue J.-Brenier - 38200 VIENNE

LE BEC FIN

RESTAURANT

relais gastronomique

Place Saint-Maurice - 38200 VIENNE

☎ (74) 85.76.72

PARKING POUR VOITURES

Fermeture hebdomadaire le dimanche soir et le lundi

librairie
papeterie
imprimerie



**LIBRAIRIE GÉNÉRALE
BLANCHARD Frères**

20, cours romestang - 38200 vienne



☎ (74) 85.05.19

BAYARD

première griffe de france

GARCIN

habilleur - chemisier



*vous annonce l'arrivée de sa collection
pour la nouvelle saison*



1, cours romestang - 38200 vienne

Bulletins des Amis de Vienne

DISPONIBLES A LA VENTE

(s'adresser au Syndicat d'Initiative)

N° 2	année	1906
N° 9	année	1913
N°s 13-14	...	années	1917-18
N° 18	année	1922
N°s 19-20	...	années	1923-24
N° 23	années	1927-28
N°s 47-51	...	années	1951-55
N°s 54-56	...	années	1959-61
N°s 59-60	...	années	1963-64

ainsi que tous les numéros suivants à partir
de 1966

Chaque numéro est vendu 20 F



Il reste également un opuscule
de Maurice FAURE :

« *Vienne, hommes et choses* »

Société des Amis de Vienne

Vous qui aimez votre ville, son site, ses monuments, son histoire, faites connaître notre Société à vos amis.

Ses buts sont de :

- mieux faire connaître, mieux faire comprendre l'histoire et les monuments viennois ;
- défendre le patrimoine artistique et la beauté du site ;
- renseigner les propriétaires sur les possibilités de restauration (financement, conseils).



Chaque trimestre, **un bulletin** contenant études, souvenirs, mémoires, est distribué aux sociétaires.

*Pour tous renseignements et abonnements,
s'adresser au Syndicat d'Initiative.*

LES CANTINIÈRES

Avant la première guerre mondiale, chaque village, chaque quartier de la ville, avait sa fête votive dite vogue qui était donnée par le saint, patron de la paroisse, c'est-à-dire que la fête se faisait le dimanche suivant le jour de la fête du saint.

Cette fête, ou vogue, était organisée par les jeunes gens de la classe, c'est-à-dire ceux qui allaient partir au régiment. On engageait un orchestre de trois ou quatre musiciens qui, outre les bals sur la place publique (samedi soir, dimanche en matinée et soirée, lundi, parfois mardi), donnait à chaque famille de la localité une aubade et parfois l'accompagnait de l'offre d'une brioche. En contrepartie la famille donnait une obole aux vogueurs.

Parmi eux, un ou deux se déguisaient en cantinière, cette personne portait un petit tonneau contenant en principe du rhum, plus généralement de la « gnole » ou de la « blanche » (nom local de l'eau de vie de marc de raisin), en souvenir, je suppose, des vivandières de l'Empire. Outre la vente de son alcool, réservé en principe aux vogueurs, la cantinière vendait des insignes aux visiteurs. Elle était toujours accompagnée de son chevalier servant, un autre vogueur, parfois également déguisé en cantinier.

Le lundi de la vogue était chômé par les entreprises du quartier. Chaque jeune fille qui allait au bal de la vogue (bal gratuit) devait accepter tout danseur qui la demandait, sinon on lui interdisait de danser et même dans les vogues voisines. Les vogueurs se rendaient mutuellement visite le dimanche matin, avec le quartier voisin.

Voilà ce que je crois me rappeler de mes jeunes années qui virent d'ailleurs le déclin de ces fêtes.

A Sainte-Colombe, on faisait chez les boulangers des *pâtés* (gros chaussons à la confiture) qui constituaient le dessert traditionnel des parents et amis que l'on invitait à l'occasion de la vogue.

ELBEY.

CHEMIN DES AQUEDUCS

(dit Route Neuve) futur boulevard des Alpes

Cette voie, établie dans la montagne sur la rive gauche de la Gère, qu'elle domine d'environ une cinquantaine de mètres, a été construite à la fin du XIX^e siècle, entre 1880 et 1890, et a été inaugurée peu avant l'année 1900.

A l'origine, ce fut une route pittoresque par son parcours sinueux, tantôt en corniche parfois assez abrupte sur la rivière de Gère, avec sa bordure intérieure dominée par des falaises de rochers soutenant les cotéaux de Sainte-Blandine, des mas de Versailles et de la Verge et plus loin de Malissol, tantôt en sous-bois magnifiques.

Dès son départ à la sortie de la ville, vers le collège Ponsard, la vue est curieuse sur cette vallée étroite entre les masses rocheuses compactes du mont Salomon, du mont Arnaud (rive droite) et celles de la montagne de Sainte-Blandine (rive gauche) au pied desquelles la rivière s'est creusé une gorge sévère en cherchant pendant des millénaires sa fuite vers le Rhône pour déverser ses eaux d'origine phréatique, après le glaciaire.

C'est l'alignement sur trois kilomètres, sans interruption, des usines qui ont fait la prospérité de Vienne depuis la fin du Moyen Âge : tissages, teintureries, mécanique, chaudronnerie, chaussures, tanneries, papeterie, menuiserie, fonderies et forges, artisanats divers avec l'habitation conjointe de tout le couple des travailleurs qui put longtemps résider tout près du lieu de son travail, avant que sévisse la crise du logement depuis le premier quart du XX^e siècle.

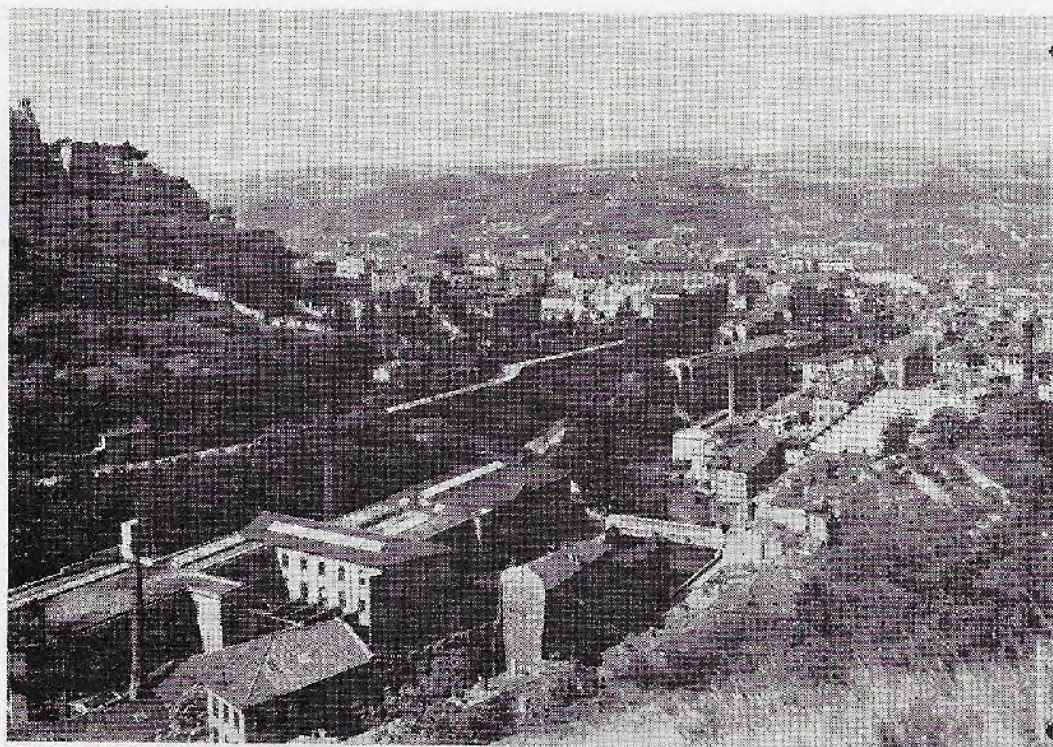
La route prend un aspect différent, calme et campagnard, en arrivant près du faubourg de Pont-Evêque, qu'elle ne traversera pas, parce qu'elle va s'embrancher à l'écart, sur la grand-route n° 502 de Saint-Etienne à Grenoble, à environ cinq kilomètres de son point de départ.

C'était là le but qui l'a fait naître d'abord, mais en même temps elle a permis aux diligences de relier la ville et ses au-delà aux villages importants d'Eyzin-Pinet, de Meyssiés et de Ville-neuve-de-Marc que ne desservait pas le chemin de fer départe-

mental reliant Vienne à Charavines par Saint-Jean-de-Bournay et Le Grand-Lemps.

A l'époque où fut établie cette route, l'auto n'existait pas et la bicyclette naissait seulement. Les transports industriels et commerciaux se faisaient par camions et tombereaux à chevaux ; les fiacres à chevaux étaient les « taxis » de l'époque, pendant que les chars à bancs des paysans faisaient la liaison avec la ville pour les produits de la terre ; les landaus des riches tenaient lieu de « Rolls Royce ». Et on se promenait à pied, avec un plaisir certain, ce qu'on ne sait plus faire aujourd'hui.

Les routes étaient calmes et laissaient respirer un air relativement pur que, seul, le relent du crottin des chevaux troublait par instants.



La route Neuve vers 1920 (ph. « Amis de Vienne »)

La route neuve, dans les premiers temps, fut la fréquentation favorite des citadins qui, ne l'oublions pas, ne disposaient que du dimanche comme repos, et encore ! car il arrivait bien souvent qu'après avoir travaillé onze heures par jour la semaine, il y avait le dimanche matin un travail pressé à terminer ou un entretien de machine à assurer.

Que faut-il savoir encore de la route neuve ? Eh bien, qu'elle emprunte le même tracé que les aqueducs romains qui amenaient à Vienne les eaux pures qui fluaient au lieudit « Gémens ». Des

cinq aqueducs, il reste encore quelques tronçons dans les flancs de la montagne, quelques mètres au-dessus du niveau de la route actuelle. Quatre autres aqueducs sont encore dans le sous-sol, dont l'un, remis en service après réparation par le maire, M. de Miremont, en 1820, ne fut déclaré hors service qu'en 1964 et cependant, les moyens techniques actuels permettraient certainement de le faire durer encore longtemps en rétablissant les parties endommagées par des effondrements dus seulement à l'érosion environnante et peut-être aussi au manque de soins ou de respect des hommes du voisinage.

Dans quelques mois, le promeneur pédestre ne fréquentera plus la « route neuve ». Cette dernière est actuellement livrée à des engins colossaux et puissants qui arrachent à la montagne sur ses flancs et sur plusieurs mètres d'épaisseur des milliers de tonnes de roches pour que la route devienne une grande voie capable d'accueillir la ronde infernale des engins de transports motorisés de tous calibres.

Par contre, les habitants du fond de la vallée de Gère, des rues Lafayette, de Victor-Faugier, de Saint-Martin, de Gère, du quai Anatole-France (ancien chemin neuf du Moyen Age) retrouveront un calme relatif la nuit et le jour, car ces artères seront, n'en doutons pas, soulagées du trafic de gros tonnages.

J. RIVAL.

Les logis ou hôtelleries dans l'histoire de Vienne jusqu'au XVIII^e siècle *

par Charles JAILLET

Sources références et notes à l'article publié dans le fascicule 3 de 1978

SOURCES

MANUSCRITS

Archives municipales de Vienne.

- I. — Série BB : registres des délibérations consulaires.
- II. — CC 2-2 (ancienne cote CC 64/2) : *parcellaire de la ville, dû à Antoine Fournas (1641-1665)*.
- III. — CC 12 et CC 13 (anc. c. 64/II n° 37) : *parcellaire de la ville et du comté de Vienne* (copie, mise au net, de CC 2-2, avec, malheureusement, d'assez nombreuses erreurs de lecture ou de copie qui rendent ce document moins sûr que le précédent).
- IV. — Série GG : anciens registres paroissiaux.
- V. — **Archives de l'ancien hôpital de Vienne.**
Bibliothèque municipale de Vienne.
- VI. — Ms. 107 : *Livre de raison d'Antoine Sambein (1552-1554)*.

Archives municipales de Sainte-Colombe-lès-Vienne.

- VII. — Anciens registres paroissiaux.

Archives départementales de l'Isère.

- VIII. — II C, 100 : *rapport fait à Vienne, le 18 janvier 1730, par F. Bouthillier, inspecteur des manufactures de la province du Dauphiné.*

IMPRIMÉS

- IX. — APTÉ (Ad.) : *Nouveau guide à Vienne*. V., 1846 (« chez tous les libraires, chez le concierge du Musée et dans les hôtels de Vienne »).
- X. — CAVARD (Pierre) : *Les anciens remparts de Vienne*. V., 1938 (1942).
- XI. — CAVARD (Pierre) : *Vienne la Sainte*. V., 1939 (1943) ; 2^e éd., « revue et corrigée », V., 1977.
- XII. — CAVARD (Pierre) : *Images de Vienne*. Texte accompagnant les dessins de Jean Eynaud. V., 1946.
- XIII. — CAVARD (Pierre) : *La Réforme et les guerres de religion à Vienne*. V., 1950.
- XIV. — CAVARD (Pierre) : *La collégiale de Saint-Sévère*, dans *Bulletin paroissial de St-Maurice-de-V.*, de mars 1952 à mai 1953.
- XV. — CAVARD (Pierre) : *Le procès de Michel Servet à Vienne*. V., 1953.
- XVI. — CAVARD (Pierre) : *Vienne la Patriote*. V., 1956.
- XVII. — CAVARD (Pierre) : *Un prieuré de l'abbaye de St-Pierre : le monastère des Dames de Ste-Colombe*, dans *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 67 (année 1971).
- XVIII. — FAURE (Claude) : *Histoire de la réunion de Vienne à la France*, dans *Bulletin de l'Académie delphinale* des années 1905 et 1906.
- XIX. — JAILLET (Charles) : *Histoire consulaire de la ville de Vienne, du XIII^e au XVI^e siècle*. V., t. I, 1932 ; t. II, 1938.
- XX. — JAILLET (Charles) : *Vienne, berceau de la papeterie et de l'imprimerie en Dauphiné*. V., 1946.
- XXI. — JAILLET (Charles) : *Les dessins sur Vienne d'Etienne Martellange, S.J. (1606 et 1619)*, dans *B.A.V.*, n° 66 (année 1970).
- XXII. — JAILLET (Charles) : *Faits de « petite histoire » à Vienne sous le Roi Soleil : Les ennuis et la folie du sieur de Gère, gardier et notaire royal*, dans *B.A.V.* n° 67 (année 1971).
- XXIII. — JAILLET (Charles) : *Louis XI en Dauphiné... et ailleurs. Etude historique agrémentée de promenades en zigzag à travers l'histoire, la généalogie et la philologie*. T. I, Vienne, 1973 ; t. II, Lyon, 1973.
- XXIV. — RAYMOND (F.) : *Le Guide viennois*. Troyes, 1897.
- XXV. — REY (Etienne) : *Le Guide des étrangers à Vienne*. Lyon, 1819.
- XXVI. — SAVIGNÉ (E.-J.) : *Guide à Vienne*. V., 1879.
- XXVII. — *Guide Michelin - France - 1973* (10.556 noms d'hôtels, auberges ou restaurants cités. Sur 15 000 env. classés « de tourisme », 7 803, donc près des 3/4, sont sans aucun intérêt, au point de vue pittoresque [sauf erreurs ou omissions]).

ABREVIATIONS

V. : Vienne — B.A.V. : Bulletin de la Société des Amis de Vienne — Bull. Ac. delph. : Bulletin de l'Académie delphinale — par. : paroisse — St-A.-Je-B. : Saint-André-le-Bas — St-A.-l'H. : Saint-André-l'Haut — St-G. : Saint-Georges — St-Mart. : Saint-Martin — St-Maur. : Saint-Maurice. — St-S. : Saint-Sevère — St-P. : Saint-Pierre (hors-la-Porte) — St-P.-e.-J. : Saint-Pierre-entre-Juifs.

Orientation. — de b. : de bise (nord) — du v. : du vent (sud) — du m. : du matin (est) — du s. : du soir (ouest).

Titres. — Mr : Monsieur — Me : messire ou maître — Mgr : Monseigneur — sgr : seigneur — R.P. : Révérend Père — R.D. : Révérende Dame — hon. : honnête.

REFERENCES ET NOTES *

(1) Dans le *Journal de Vienne et de l'arrondissement*, n° du 18 oct. 1941 au n° du 4 avr. 1942. — Volume annoncé au bas de l'article du même auteur : « Vieilles rues - Vieilles maisons », dans *Vienne en France : Vienne d'hier et de toujours*, œuvre collective écrite et illustrée par des Viennois, sous la direction de Jean d'Auvergne, 1947, p. 207.

(2) Poème publié pour la première fois, dans *Pages viennoises*, première année (1935), n° I, p. 9 ; pour la seconde fois, dans l'œuvre collective ci-dessus, p. 14.

(3) Le mot « hôtel » existait déjà, dans les temps anciens, mais il était réservé aux habitations de personnages importants : roi, prince, ministre, gouverneur, vibailly, lieutenant civil et criminel, juge, etc. En plus haut lieu, on appelait « l'Hôtel-le-Roi », ce qui s'appela, ensuite et enfin, « la Cour-de-France » (Emmanuel Bourassin, *La Cour de France à l'époque féodale (987-1483)*, Paris, 1975, pp. 10 et 11). Ce fut aussi le cas de certaines constructions publiques et communautaires : *hôtel-Dieu*, *hôtel-de-Ville*, *hôtel-des-Monnaies*, *hôtel-des-Invalides*, *hôtel-de-la-Préfecture* ou *de-la-Sous-Préfecture*, etc. Puis, plus tard, pour bien établir la distinction, on a dit, et on dit encore, « hôtel particulier », pour désigner une habitation de luxe dans laquelle vivait ou vit une seule famille. A citer, comme exemple, à Paris, le Palais de l'Elysée, qui prit ce nom-ci en 1805 et qui s'appela successivement, à partir de 1718 : Hôtel d'Evreux, Hôtel des Ambassadeurs, Hôtel Beaujon et Elysée Bourbon ; et l'Hôtel de Matignon (dont on a laissé, dans le langage courant, « tomber la particule »).

(4) Sur la question des enseignes, lesquelles étaient dans les attributions du gardier de la ville de Vienne, voir XXII, pp. 140 et suiv.

(5) Les dictionnaires en usage actuellement disent que le mot « auberge » vient du provençal *albergo*, ou que c'est un mot rhodanien. N'y aurait-il pas lieu, plutôt, de penser qu'il s'agit du mot italien *albergo* francisé, comme ce fut l'usage jusqu'au siècle dernier (l'auteur ne prend, ici, pour exemple, que le patronyme des familles italiennes dont il est issu : *Marino* devenu *Marin* ; *Bidello* devenu *Bidel* ; *Maritano*, *Maritan* ; *Orsolano*, *Orcelin* ; *Regioni*, *Rejony* [XXIII]) ? On peut imaginer le mot en question apporté par les Italiens, venus nombreux à Lyon, aux xv^e et xvi^e siècles et s'étant illustrés dans le commerce, la banque et l'imprimerie, notamment. — On sait, par ailleurs, qu'auberge est de la même famille qu'« herberge » et « alberge ». *Herbergier* signifiait loger, camper. Dans *la Chanson de Roland* (xii^e s.), on lit : « Desur la rive sunt Franceis herbergiez » (Greimas, *Dict. de l'anc. fr. jusqu'au milieu du xiv^e s.*, 1968, pp. 20 et 332-3). Dans *l'Histoire de S. Louis* par le sire de Joinville (fin xiii^e / début xiv^e) (édition de Ch. du Cange, 1668), on trouve, p. 47 : « ... quant nous fusmes arrivés à nos herbergemens, nous trouvâmes grand

(*) Comme la chose se conçoit aisément, il n'en a pas été fait état dans la conférence.

nombre de Sarrazins à pié... », et p. 48 : « Après que nous eusmes desconfitz les Turcs et chassez hors de leurs herberges... » Il faut préciser qu'« herberge » se prononçait *éberge*. Il en est résulté la graphie, devenue définitive, « héberge », avec le verbe « héberger » et le nom « hébergement ». Sur ce sujet, si intéressant, de la prononciation française, voir XXIII - I, pp. 94, 115-9 ; II, pp. 429-41.

(5 bis) Le mélodrame « *L'Auberge des Adrets* » dont les auteurs (Antier, Saint-Amand et Paulyanthe) sont complètement oubliés, alors qu'il dut son grand succès au talent de l'acteur Frédérick Lemaître, encore connu de nos jours, n'est plus joué depuis longtemps. Par contre, le drame de l'« auberge rouge » est encore ancré dans bien des mémoires. C'est ainsi que, récemment, dans le n° 65 des *Cahiers de l'Alpe* (1^{er} trimestre 1976) publiés par la Société des Ecrivains Dauphinois, se trouve (pp. 21-2) un article de Jean-Claude Richard, extrait de la *Revue Ardéchoise*, sous le titre suivant : *Giono et Peyrebeille*, citant, entre autres choses, la complainte, reprise en partie par Jean Giono, dans *Que ma joie demeure*, indiquant le nombre des victimes des affreux aubergistes, selon les révélations de leur domestique, à savoir 53, et l'exécution capitale de ces « trois brigands », le 2 octobre 1833, vers midi, « devant la maison des forfaits » et 30 000 témoins.

Puisque, au début de cette note, a été cité l'illustre acteur Frédérick Lemaître (1800-1876), il ne sera pas inutile de dire qu'il joua quelques-unes des pièces de théâtre d'Alcxis Barbe Benoît Decomberousse, auteur dramatique, né à Vienne le 13 janvier 1793, mort à Paris le 22 novembre 1862, qui, en dépit des 60 pièces qu'il écrivit, généralement en collaboration avec d'autres auteurs dont Antier, est depuis longtemps tombé dans le plus profond des oublis. Sur lui et sur son frère François Isaac Hyacinthe, né à Vienne le 3 juillet 1786 et mort à Paris le 24 mai 1853, auteur dramatique, lui aussi et comme leur père Benoît Michel, qui fut en sus homme politique, né à Villeurbanne, le 3 février 1754, mort à Paris, le 13 mars 1841, il faut consulter XXVI (pp. 142-4) et surtout la *Biographie du Dauphiné* par Rochas (I, pp. 299-303).

(6) A ce sujet, XXIII - I, pp. 63-4.

(7) XII, p. 49. Avec ces sept logis cités dans cette œuvre, Cavard en a nommé deux autres dans XI, et six autres dans XV.

(8) Sur les ports, au complet, et, d'une façon générale, sur la description de la ville au XVII^e s., voir XXI. — Un rapport officiel — de 1730, mais qui peut s'appliquer aux siècles antérieurs — indique ceci : « il y a messagerie par le Rhosne pour Lyon et Avignon. Les voitures s'y font par eau sur le Rhosne et par terre avec charrettes tirées par des chevaux et par des mulets » (VIII).

(9) XXIII - I, p. 78. Racine, se rendant à Uzès, coucha à Vienne, le 16 novembre 1661 (article de Jean Beaumont intitulé : *Il y a 300 ans, Racine passait par Lyon*, dans le n° de *L'Echo-La Liberté* du 7 nov. 1961 ; il y est indiqué que, onze ans plus tard, ce fut encore le cas de Mme de Sévigné).

(10) XIII, pp. 38-9. Michel de l'Hospital fut, l'année qui suivit cette aventure, chancelier de France, et il le resta durant une huitaine d'années.

(11) Brève citation dans XXV, p. 33 ; ample, dans XIII, pp. 415-6, et reprise dans XXIII - I, p. 70.

(12) Dans la *Revue du Lyonnais*, t. I^{er} (1835), pp. 113-4, au cours de son article intitulé *Molière à Lyon et à Vienne*, l'auteur anonyme montre que l'illustre homme de théâtre séjourna « quelque temps » dans notre ville, mais il fait remarquer qu'« il est possible que son passage se rattache à une autre excursion théâtrale qu'à celle de 1653 ».

(13) XXIII - II, pp. 475-6.

(14) XIX, pp. 551-5, 558-84, 601. Le texte original de l'albergement du 11 octobre 1540 donne la description suivante : « *mayson, domicile et tènement de mayson appelée de la Treille, avec toutes ses appartenances, comme maysons haultes, moyennes et basses, estables, jardins, trueil, grenier et aultres membres... (formant l') hostellerie de la Treille, assis en la présente cité de Vienne et en la parroisse de Nostre-Dame-de-la-Vye, jougnant à la charrière appelée de la Peyrollerie..., la mayson de m^r Pierre Mercier, notaire, du levant, l'estable de m^r Claude Robert, procureur dud. Vienne... le jardin de noble et puyssant seigneur mons^r Guy de Maulgeron (Maugiron), lieutenant de ce pays de Dauphiné et le jardin de feu maistre Hector Bernete, avec ses aultres confins...* » Nous venons de voir nommer « la charrière de la Peyrollerie » ; un autre texte d'époque la désigne ainsi : « *la grand rue appelée de la Pérollerie* » (p. 563). Elle était relativement large et laissait passer les charrettes aisément, d'où son nom de « charrière ». Elle allait, alors, du « *coin de la Chaîne* » à l'angle de la *place du Palais* et de la *rue des Clercs*, à la *rue des Orfèvres*, noms actuels. Ce fut en 1858 qu'on donna le nom de *rue de la Chaîne* à la partie occidentale et le nom de *rue Perrouillière* — nom évolué — à la partie orientale, lequel subsiste encore à l'heure actuelle (XIX, pp. 27 n et 28 n).

Quand les consuls et les notables de Vienne avaient décidé l'achat de la *maison de la Treille* pour la démolir, ç'avait été tant *pour le bien des marchés ordinaires pour lesquelz la halle de ceste ville n'est assez grande, que pour le bien des deux foyres annuelles de la présente cité dont l'une commence ung chascun quinziesme de mars et l'autre ung chascun quinziesme d'octobre, contenant chascune dix jours* » (o.c., p. 564). Trois ans après la démolition de la maison, le Viennois Laurent de Maugiron, gouverneur du Dauphiné, fils de Gui, demanda aux consuls « *de lui faire le playsir de oster le puy estant en la plasse appelée de la Treille* », (prétendant) « *y faire ung lieu de tous et ung chascun pour y passer le temps et s'exercer au ballon, à la paume, y faire courir chevaulx, et aultres choses honnestes* » (pp. 573-4). On voit bien par là que les questions de l'urbanisme et des loisirs ne sont pas seulement d'aujourd'hui ou d'hier !

Sur la *place de la Treille*, le 27 juillet 1566, eut lieu une exécution de peine capitale : celle d'« *un nommé La Barrière* » qui y fut « *peandu et estranglé* », suivant la sentence du vibailli Jean de Buffevent, à la suite d'un double meurtre en les personnes de « *deux marchants cordouanniers* » (cordonnier signifiant tanneur, dans l'ancien temps) : Martin Bérardier dit Cariat et Michel Chomat, crime commis la veille, ledit La Barrière n'étant arrivé que « *le soir précédent en la maison et logis de honneste Hugues Doucet, hoste de Vienne* », qui en avait été l'un des consuls, dans les années précédentes. La justice était expéditive, « *en cette sombre période qu'on appelle habituellement Guerres de Religion* ». Pour tous les détails sur cette affaire, voir XIX, pp. 579-81 et XIII, p. 124, qui la situe dans son contexte historique.

Le *Guide Michelin* (XXVII) ne contient qu'un hôtel ayant la *Treille* comme enseigne, mais elle est dite « *d'or* » !

Dans XXV (p. 93), suivi par XXVI (p. 1), ce qui a été décrit concernant la démolition de la *maison de la Treille* est fantaisiste.

(15) XVI, pp. 197 et 315.

(15 bis) XXVI, p. 1.

(16) XVIII — Bull. 1905, p. 353, et bull. 1906, pp. 14, 21, 76 et 87. — Au XXVII, il y a 26 établissements hôteliers dits de *l'Etoile* ; 0 de *l'Echiquier*.

(17) XIX, p. 274 et XIII, pp. 14-5.

(17 bis) XIX, p. 600, et VI, fol. 14 : « *Jehan Patyou, hoste de l'Eschéquier, en Cuvrière.* »

(18) (19) et (20) XVIII, p. 353. Faure a écrit « Gabrielle Gigneuse », comme on écrivait alors, en faisant accorder le nom patronymique avec le sujet ou les sujets. Exemples vécus : André Brun ; Antoinie Giberte, sa femme ; Jean et Jérôme Bruns, leurs fils jumeaux (XXIII - I, p. 115). Gabrielle Gigneux était de la famille de Jean Gigneux, consul en 1429 (XIX, p. 652).

Dans XXVII, il y a 74 hôtels ou auberges du *Lion*, dont 68 *d'or* ; 0 de *l'Epée* (cela aurait un air belliqueux !). Dans XXIII - II (p. 412), l'auteur, déjà attentif à la question, a écrit : « *Les enseignes des auberges, des logis, des hôtels sont, très fréquemment, « au lion d'or ». Pourquoi ? Vous allez vous amuser avec moi, cher lecteur ou chère lectrice ! Parce que « au lit on dort », et parce que, dit-on, et à juste titre, plus en un tel lieu qu'ailleurs, « le silence est d'or ! »* »

(21) XIX, p. 600.

(21 bis) Dans l'album des *Antiquités de Vienne* par Pierre Rostaing (V., 1925), « le sire Anthoine Bigot » est cité, ainsi que le « sire François de la Tour » (p. 26). Ce sont les deux seuls cas, alors qu'on trouve 9 fois le nom de monsieur, 2 fois le nom maître et une fois le nom messire. Pourquoi ce titre de sire ou de messire ? L'étude approfondie des textes originaux anciens montre qu'il était appliqué au personnage dans le temps où il occupait une fonction officielle, comme celle de consul ou de leydier, pour le cas d'Antoine Bigot ou Bigaud. Sur les dates des fonctions de celui-ci, voir XIX, pp. 261 et 635 ; sur la justification du titre, XXIII - I, p. 96.

(22) VI, fol. 18 : « *mestre Jehan Bourson, notaire royal, hoste de la Coppe* ».

(23) I, BB. 118 : Pierre Reymond (qui signa « *Remond consul* ») fut élu le 1^{er} janvier 1646 pour les années 1646 et 1647. Voici les précieuses indications données par le parcellaire, au temps où la *Coupe d'or* était tenue par ce personnage : « *Sieur Pierre Reymond - Maison où pend pour enseigne la Coupe d'or, sis à la paroisse Saint-Pierre-entre-Juif, joucte la grand rue du port du Mouton à la porte de Cloistre du matin, maison de dame Suzanne Venet du vent, rue des Estuves tendant du port du Mouton au port du Plantier du soir, rue de la Table Ronde tendant de ladite Table Ronde audit port du Mouton de bize. — Sieur Pierre Reymond — Cour pour tenir les carrosses du logis de la Coupe d'or, sise à la p. St-P.-e.-J., joucte la maison de noble Habert (Albert) de Buffevant du matin, maison de Louis Jourdan du vent, maison des hoirs de Jacques Pradon du soir, place de la Teste Noyre de bize. — Sieur Pierre Reymond — Maison, cour et jeu de paume tout joinct ensemble, sis à la paroisse de St-André-le-Bas, joucte la maison de sieur Charles Augery (avocat) du matin ; place de la Teste Noyre et la rue de la Table Ronde tendant du coing de l'Esperon au port du Mouton du vent, chauchère (cochère) et magasin du sieur Augery du soir, cloistre et jardin de l'abbaye de St-André-le-Bas de bize » (II, pp. 382-4). Ce riche Viennois possédait beaucoup d'autres biens en dehors des murs de la cité. Les voici : d'abord au Nord, dans le *mas de la Reclusière*, une terre, ce « *mas de la Reclousière* — explique II, p. 908 — joucte le *mas de Monsallamon* (Mont-Salomon) et la *rivière de Levau* du matin, le *mas de Puy St-Didier* du vent, le *mas de Barruel* du soir, le *mas de Murblan* (mur blanc) de bise et matin ». Ensuite,*

un bois, au *mas de Burey*, au-dessus de la rive gauche de la Gère, appelé, de nos jours, *Charlemagne* (*ibid.*, p.824). Puis, au Midi, sur les coteaux dominant la plaine s'étendant sur la rive gauche du Rhône, en premier lieu sur celui de St-Just où avait été autrefois un château delphinal, au *mas même de St-Just*, trois terres et « *une maison où l'on faict la bricque et thuysle* » ; en second lieu, sur ce que, de nos jours, on désigne, *grosso modo*, sous l'appellation de *coteau de Coupe-Jarret*, les possessions suivantes présentées ici en zigzag, allant successivement du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest : au *mas de Couzon*, une vigne et une terre (p. 760) ; au *mas de Merlin*, trois parcelles comprenant maison-grange, terres, vignes, pré, bois châtaigniers et bois taillis, dont la troisième acquise de noble Gaston de Maugiron (p. 749) ; au *mas de la Chivilliardièrre*, une maison et une vigne (p. 683) ; au *mas des Terrasses*, une grange, une terre et un bois (p. 835) ; au *mas de Fonchéry* (Fontaine chérie ?), une grange et deux terres (p. 733) ; enfin, aux pieds du même coteau, où se trouve la gare des marchandises sur la voie ferrée, actuellement, au *mas de St-Jean*, une vigne. Ce mas-ci était limité par « *le mas de St-Vincent du vent, le mas du Plan de l'Eguille du soir, la porte d'Avignon et le grand chemin tendant de lad. porte d'Avignon à la fontaine de St-Gervais de bise* » (p. 575). Voir XXI, pp. 131-8. — Le nom de la *Coupe d'Or* est devenu rarissime : XXVII ne le cite qu'une fois.

(23 bis) Joseph Garon, *Vienne insolite*, chap. VI, dans B.A.V. n° 65 (année 1969), p. 84. Notre cher secrétaire général défunt a cité fort à propos le passage suivant de Nicolas Chorier, que voici dans sa forme originale : « *Les Sçavans d'Allemagne, qui ayants visité la France, ont publié leurs voyages, ne parlent iamais sans éloge du logis de la Coupe d'or, qui paroît à l'entrée de cette grande ruë. L'Enseigne qui lui donne ce nom est des plus anciennes, estant de l'An MCCCC XXXIII.* » (*Antiquitez de V.*, 1658, p. 96). Il est vraisemblable d'estimer que, parmi ces savants allemands, se trouvaient Martin Zeiller et Kaspar Merian qui publièrent, de 1655 à 1661, à Francfort la *Topographia Galliae* (v. XXI, p. 97), et, plus sûrement, Abraham Golnitz, de Dantzig, et Elie Brackenhoffer, de Strasbourg, cités par Cavard (XI, 2^e éd., p. 28), le premier ayant publié son ouvrage à Leyde en 1631, le second l'ayant écrit en 1643-1644, l'Alsace ayant été annexée à la France en 1648.

(24) XIII, pp. 31-2 : « *La construction du quai a transformé ce quartier et fait disparaître les immeubles du xvi^e siècle. Il ne reste rien de la maison habitée par Michel Servet.* » Il s'agit probablement de la « *maison appelée Beauregard* » ayant appartenu, en son temps, à Pierre Reymond, ci-dessus nommé, « *joucte la rue des Estuves tendant du port du Mouton au port du Plantier du m., jardin de sieur Humbert Pauze du v., fleuve du Rosne du s., ledit port du Mouton de b.* » (l.c., p. 383).

(25) XIII, p. 235.

(26) II, p. 425. Le parcellaire dit que ce jeu de paume, comme la maison, était situé « *paroisse St Ferriol* », appartenant à « *noble Pierre de Boissat, seigneur de la Verney* » (d'Avernaïs). Sur la famille de Boissat, voir XXI, pp. 127 à 131 et 148.

Voici un document qui donne les dimensions de ce jeu : « *Mesure du petit jeu de paumes jognant la maison de Mr Revoyrat, curé de St-Ferréol* » (1737-1749) : longueur 79 pieds (= 25 m 65), largeur 27 pieds (= 8 m 76). (Archives paroissiales de St-Maurice de V., anciens papiers de la par. St-Ferréol, dossier 4, au temps où cette note fut prise ; probablement à la Bibliothèque municipale de V., actuellement). Il est intéressant de rap-

procher ces dimensions de celles du jeu de tennis dont le jeu de paume est l'ancêtre direct : 23 m 77 × 10 m 97.

(27) En 1819, Rey écrivait (XXV, p. 103) : « *Place du Jeu de Paume : sur le quai, on voit encore à l'entrée de la grand'rue les restes du jeu de Paume du Mouton. Le logis de la Coupe qui était auprès était renommé, et, suivant plusieurs voyageurs, on leur montrait un vieux livre des antiquités de Vienne.* »

(28) XIX - I, p. 274.

(29) VI, fol. 12 et XIX - II, p. 599. XXVII indique 13 hôtels ou auberges portant le nom du *Bœuf*.

(30) Le 20 juin 1577, Antoine Chambard, hôte, « *fait faire des râteliers, mangeoires et autres choses* », « *dans l'establie de la maison de dame Louise Gilbert et hoirs feu sieur Philibert Guérin, size au Port de la Pescherie et place Notre Dame d'Oultre Gière* ».

(31) XIX - II, p. 599. Il y a lieu de supposer que « *Pierre Assard dict Lange* », cité dans II, p. 708 (qu'il convient de lire « *Pierre Achard, dit l'Ange* »), tenait son surnom de ce logis.

(32) IV, GG. 17 et 33. L'archevêque est Pierre V de Villars, qui siégea de 1588 à 1598 ; l'abbesse Clémence est sa sœur (XXIII - II, pp. 241-2). La famille de Villars (dont descendent les enfants de l'auteur par leur mère) était alliée à la famille Challandar, dont l'un des membres, Daniel Challandar, marié à Louise de Nuzière (eux aussi, ancêtres directs des mêmes enfants), tenait, à Condrieu, le « *logis de la Petite Notre Dame* », dans la première moitié du XVII^e siècle (même tome de l'ouvrage précédent, pp. 224-7). — A propos de ce logis viennois de *la Carpe*, il semble que Jean Carpaz, déjà nommé comme « *hoste de Vienne* », sans autre indication, en tirait son nom, ou son surnom. A cette époque, on écrivait Carpaz, mais on prononçait Carpe. La lune, on écrivait la lunaz. Ainsi, tous les noms se terminant par az ou oz se prononçaient comme écrits avec la terminaison e, sans accent. Si l'usage en est perdu en Dauphiné, il persiste encore de nos jours en Savoie. — Pour notre époque, XXVII signale 3 hôtels de *la Carpe*.

(33) XIX - II, p. 599. Actuellement, 26 auberges ou hôtels portent le nom du *Cerf*, d'après XXVII.

(34) XV, p. 135. — Dans XXVII, *Le Chapeau Rouge* nommé 8 fois.

(35) XIX - II, p. 599.

(36) V, E. 161. — Dans XIII, p. 124, Cavard indique que, le 6 novembre 1566, « *Mgr de Crémieu, bailli de Viennois, manda les consuls au logis de la Couronne* ».

(37) II, p. 73 : « *Hoirs de sieur Michel de la Loy ou dame Gasparde Arnaud — Maison où pend pour enseigne la Couronne cour et escury, tout joinct ensemble, sis à la par. de St Sevest, joucte la grande rue tendant de la porte de Lyon au pont de Gière du s., chemin neuf tendant dudit pont de Gière au long de la rivière de Gière aux Dames de Ste Claire du v., maison d'honneste Fynard Ballet du m., la maison de sieur Pierre Vogillet (Vaugelet) et autre maison dudit de la Loy de b.* » « *Dame Gasparde Arnaud La Couronne* », comme l'appelle le rédacteur du parcellaire, possédait une terre et une vigne, au *mas de Rattié*, situé dans ce que les Viennois d'aujourd'hui appellent la *vallée de Levau* (II, p. 1093). — XXVII signale 6 hôtels ou auberges de *la Couronne*.

(38) XIX - II, p. 600. *La Croix d'Or* est citée 10 fois dans le recueil précédent.

(39) II, pp. 205-6 : « *Sieur Louis Gargat ou Catherin Chevallier — Maison où pend pour enseigne la Croix d'Or, size à la par. de Notre Dame de la Vivielle, joucte la maison de sieur Caspard Roubert du m., une petite ruelle entre deux, grand rue de Pipet tendant de la porte dud. Pipet à la grand esglize du v., maison de François Michel du s. et de b.* » « *Monsieur maître Louis Gargat, eslu* » (sur cette fonction d'élu, cf. XXIII-II, p. 93), possédait une vigne ainsi décrite : « *Vigne size au mas de Vimayne, joucte le grand chemin tendant de la porte d'Avignon au chemin de Vimayne et à Notre Dame de l'Isle du m., vigne de sieur Antoine Bergier du v., le fleuve du Rosne du s., terre de messieurs les chanoines de St-Pierre de b.* » (II, p. 534). Il est possible d'estimer que la vigne en question prit le nom de son propriétaire et fut appelée « la Gargate », puis que cette appellation fut étendue à la douzaine de vignes qui se trouvaient dans le voisinage, et que ce fut ainsi qu'on eut le *lieudit des Gargates*. Celui-ci, on commence à l'oublier, attendu que, depuis quelques décennies, le nom de *rue des Gargates* a été remplacé par celui de *rue Laurent-Florentin*. Ce qui est certain, c'est que le nom des *Gargates* n'existait pas encore au temps du parcellaire si souvent mis à contribution, et qu'il correspond bien à l'emplacement de la vigne. — Ce personnage important qu'était « *monsieur maître Louis Gargat, esleu en l'élection de Vienne* » possédait deux bois taillis au *mas des Bois de Mérode* (appelé encore *mas de Mérode*, tout court — *Mérodou*, dans II) qui était le plus méridional sur le *coteau de Coupe-Jarret*, « *joucte le mandement de Jardin du m., le mandement de Reventin et celluy des Costes d'Arey du v. et du s., mas des Terrasses et celui d'Oufrey de b.* ». Ce mas ne renfermait que des bois taillis (II, pp. 826-33).

Schneyder, dans sa *Notice du Musée d'Antiquités de Vienne*, signale une mosaïque (aujourd'hui disparue) représentant un poisson et des coquillages, des amphores, des caducées et des cornes, « *trouvée dans la vigne de Seguin, au midi de la vigne des Gargates, dans la terre de Viemène...* » (p. 9).

(40) XIX-II, p. 600 ; II, p. 51 : « *Hoirs de Jacques Humbert — Maison où pend pour enseigne la Croix Blanche, size à la par. de St-Sevest, joucte la grand rue tendant de la porte de Lyon au pont de Gière du m., maison d'hon. Charles Livet du v., fleuve du Rosne du s., maison de Barthélemy Brudeu de b.* » Voir aussi III, CC 12, p. 75.

(41) VII, GG. 4. — *La Croix Blanche* est nommée 16 fois par XXVII.

Au sujet de la façon d'écrire le nom de la paroisse en question, à savoir *St-Sevest*, nous y voyons la preuve qu'autrefois, le nom ne se prononçait pas, comme aujourd'hui, *severe*, mais *sevé* ou *sevè*, comme on prononce encore ainsi le nom de la commune de *St-Sever-sur-Adour*, dans les Landes. Une preuve qui s'ajoute aux autres puisque les textes antérieurs au XVII^e siècle, donnent les graphies *Sever*, *Sevez* ou *Seves*. C'est, vraisemblablement Nicolas Chorier qui, dans son livre *Recherches des Antiquités de Vienne*, publié en 1658, en faisant imprimer *Severe*, sans aucun accent sur les deux *e*, a été le fixatif d'une façon de prononcer qui commençait à se répandre. Toutefois, il est certain que c'est au cours d'une période relativement récente qu'on a accentué le premier *e*. La plaque indicatrice, datant du milieu du siècle dernier, annonce : « *place Saint-Sevère* ». Cependant, il y a un exemple qui montre qu'il y avait déjà des tentatives d'accentuation, puisque, dans le *livre de raison d'Antoine Sambein* (1552-4), au titre relatif à la paroisse, on voit écrit : « *Sainct Séves* » ; dans le texte même : « *Sainct Seves* ».

Nous savons, par ailleurs, que cette paroisse était située sous le *Mont-Salomon*, et que, celui-ci, l'auteur du parcellaire, le citant maintes fois, a toujours écrit : *Mont Sallamon*. Il faut bien croire que, encore du temps de Schneyder, cette façon de nommer avait encore cours, puisque, dans sa *Notice du Musée* (1809, p. 9), cet archéologue a parlé d'amphores « *trouvées au Mont-Salomon* ». Mais, ici encore, l'influence de Chorier, faisant (o.c., p. 23), la « *description du Mont-Salomon* » a été capitale. Pour ne rien négliger, qu'il soit dit que *Salamon* est une variante de *Salomon* (A. Dauzat, *Dictionnaire des noms de familles et prénoms de France*, 1951, p. 536).

(42) Arch. de V. (non coté autrefois, au temps des recherches de l'auteur), *Protocoles de François Savignieu 1550-64*, fol. 304.

(43) II, pp. 62 et 85 : « *Dame Marie de Serre — Maison où pend pour enseigne l'Escu de France, sis à la par. de St-S., joucte la grand rue tendant de la porte de Lyon au pont de Gière du s., maison de sieur Antoine Guey de Péchery (Antoine Gay dit Pêcherye) du v. et du m., maison de Daniel Reynier de b.* » « *Dame Marie de Serre, vefve d'hon. Antoine Gesse — Maison sise à la par. de St-S., joucte la grande rue tendant du pont de Gière au pont de St Martin du v., maison des hoirs de Rambert Grangier du m., pressoir à huisle de messieurs de St-Maurice de b., une ruelle tendant de ladiite rue de Cuvrière à la rivière de Gière et aux artifices de messieurs les chanoines de St-Maurice du s.* ». — Marie de Serre était fille de Guillaume de Serre, contrôleur au grenier à sel de Condrieu, et sœur de Pernelle de Serre, femme de Claude Challandar, qui fut successeur de son père Daniel Challandar, au *logis de la Petite Notre Dame* (revoir n. 32), avant d'être contrôleur au grenier à sel et lieutenant de la juridiction de Condrieu. Avant d'être l'épouse d'Antoine Gesse, Marie avait été celle de Guillaume du Suchet. N'est-il pas curieux de remarquer qu'ainsi, elle est l'arrière-arrière-grand-tante, par alliance, de l'auteur de ces notes ? (A ce sujet et sur la famille consulaire viennoise des Serre, voir XXIII-II, pp. 63, 233, 244, 407, et VI, fol. 10 : « *Jehan de Serre, cordanier* » ; fol. 12 : « *mestre François de Serre, cuyratier* » ; fol. 14 : « *M^r François de Serre, cordanier en Cuvrière* ». Ces indications précises résolvent parfaitement le problème posé dans XXI, pp. 133-4.) — Actuellement, il y a 18 hôtels ou auberges portant le nom de *l'Ecu*, dont 11 de *France*, mais il y a lieu de penser que les 145 *hôtels* dits de *France* portent l'appellation ancienne abrégée.

(44) XIX-II, p. 600. — Il n'y a aucun hôtel de *l'Eperon* dans XXVII.

(45) XV, pp. 40-1. Le *logis du Faucon*, près de l'église St-Sevère, se trouvait à l'angle de la place et du début de la rue montante dite *montée de la Poterne*. — Le nom du *Faucon* n'apparaît qu'une seule fois dans XXVII. Il évoquait la chasse, fort en honneur, au moyen de cet oiseau rapace.

C'est surtout dans l'ouvrage intitulé *Les Trois Lions de Saint-Pierre*, publié par le chanoine Cavard, qu'on trouve le plus de détails sur cet homme hors du commun que fut « *l'humaniste soissonnais Hubert Sussannée* » (Bull. par. de St-Maur. de V., 1944). Il ne fut pas rencontré par Claude Faure, dans ses *Recherches sur l'histoire du Collège de V.* Excellent ami de l'illustre François Rabelais, expose Cavard, Sussannée, après son principalat viennois, enseigna quelque temps à Grenoble, puis l'historien raconte : « *Cet éternel errant allait trouver à Vienne le repos définitif* ». Arrivé avec sa femme le 1^{er} février 1551, presque sans argent, les voilà descendus au *logis du Faucon*, dans les conditions qui ont été signalées

dans la conférence. C'est alors qu'Hubert tombe malade. Conduit à l'hôpital, « *il est traité avec les plus grands égards, comme un malade de qualité* ». Le prieur de la confrérie de St-Luc, Michel Servet, qui se fait appeler Michel de Villeneuve, assemble les médecins viennois pour étudier « gratis » son cas. Malgré tous les soins qui lui sont prodigués, Hubert Sussannéc meurt le samedi 7 février. Selon les propres volontés du défunt, les chanoines de St-Maurice, après l'office religieux correspondant à son état, l'ont enterré dans le cimetière des pauvres de la cathédrale. Et le grand historien de conclure : « *Ainsi finit celui que le secrétaire de l'Hôtel-Dieu nomme avec déférence « Monsieur Suzaneus, jadis principal du collège de Vienne, vir doctus et poète du Roy* » (Bull. cit., pp. 85 et 87, 97 et 99). La seconde édition des *Lions de St-Pierre* (1975) ne contient pas tous ces détails, pourtant captivants, de la « petite histoire », et publie le poème latin de quatorze vers de Sussannéc sur le cimetière de St-Pierre et ses lions de pierre (p. 18).

(46) XIX, p. 600. Le nom de Vitoz, selon la prononciation de l'époque (cf. note 32), se trouve encore écrit ainsi dans les textes originaux : Vitte ou Viste. — XXVII indique deux fois *la Galère*.

On sait que la galère, qu'on a justement appelée « la reine de la Méditerranée », était, soit un navire de guerre, soit un navire de commerce, allant à la voile et à la rame. Elle pouvait donc symboliser non seulement le voyage au long cours mais également le travail, souvent accompli dans des conditions dures et pénibles. On connaît les expressions : « Vogue la galère ! » et « C'est la galère ! ».

(47) XIX, p. 600, et XXI, p. 105. — *Le Mouton* est cité 5 fois dans XXVII.

(48) XIX, p. 620. Le nom du *Merle* était donné conjointement avec celui de *Manissole*, dont Raymond (XXIV, p. 37) a dit : « *L'ancienne rue Manissole allant de la rue de St-André-le-Haut à la rue de la Charité, par derrière le couvent des Dames Célestes, a été barrée pour devenir une impasse, près du lavoir construit en 1890 en cet endroit.* » Il y a lieu de penser que cet auteur, très sérieux dans l'ensemble, a confondu les Dames Célestes avec les Dames Ursulines, d'ailleurs voisines. Voici un texte très évocateur (II, p. 192) : « *Aux Dames Religieuses Ursulles — Eglise, cloître, cour et jardin et maison, tout joint ensemble, sis à la par. St-A-le-H., joucte la place de Jovenet (Jouvenet, actuellement) et les maisons de Jean Goullioud, Blaise Giroud et celle de la probande de St-André du m., grand rue de Pipet tendant de la hasle à la porte dud. Pipet du v., rue de Manissole et du Merle du s., grand rue de la Chevrerie de b.* » La rue de la Chèvrerie, dont l'inscription ancienne se trouve encore au bas de la rue, au mur de la maison formant l'angle avec la rue des Orfèvres, à droite en regardant l'Orient, était appelée *rue Chevrerie* au début du XIX^e siècle (XXV, p. 54). En 1858, elle fut coupée en deux et appelée, dans la partie basse, jusqu'à la *place des Carmes : rue du Collège*, et dans sa partie haute, jusqu'à la *rue Victor-Hugo : rue St-André-le-Haut*. — XXVII cite deux fois le *Merle*.

(49) XIII, p. 8.

(50) Le *logis de la Mule* était donc situé, non pas près de la *porte de Mauconseil*, comme l'a fait imprimer l'auteur des présentes notes, dans XIX, p. 601, mais près de la *porte de la Tuilerie*, comme le prouveront les textes d'archives qui suivront. La confusion provient du fait qui va être exposé : en 1858, lorsqu'on a « baptisé » les rues et places de Vienne, les édiles ont donné le nom — qui est resté depuis, malheureusement —

de *rue Mauconseil*, à la rue proche de l'ancienne porte restant encore visible. Toutefois, ce n'était pas celle de *Mauconseil*, mais celle de la *Tuilerie*. La *porte de Mauconseil*, plus en aval du Rhône, était voisine du couvent des Jacobins dont l'église était appelée Notre-Dame-d'Outre-Gère, et était percée dans le rempart descendant du château fort de la Bâtie et flanquée d'une tour dominant le Rhône, appelée la *Tour de Pilate*. On retrouve la même confusion dans l'*Histoire de la ville de Vienne* par Mermet, au tome III, publié posthume en 1854, et qui paraît bien être le responsable de cette erreur. Qu'on en juge : p. 181, il est écrit ceci : « Tout ce qui était situé sur la rive droite de la Gère, en remontant le Rhône, formait le faubourg d'Arpot, dont la *Vieille-Rue*, par laquelle on parvenait à la porte de Lyon existe encore. » C'est vrai dans l'ensemble, mais de quelle porte de Lyon s'agissait-il : il y en avait trois ! La description se poursuit : « A l'entrée de ce faubourg, un peu sur la droite, était l'église de St-Sévère et sur la gauche le couvent des Dominicains ou Jacobins, fondé en 1383 dans une maison qui servait de noviciat à l'abbaye de St-André-le-Bas. A peu près au milieu était la commanderie de St-Antoine. » Sur tout ceci, rien à redire. Mais c'est alors que cela ne va plus du tout ! Continuons à lire : « Un peu plus loin, la porte *Mauconseil*, qui, par d'antiques fortifications romaines, se liait à la tour située au bord du Rhône, dans laquelle on croit que Ponce-Pilate a été renfermé... » « Et voilà comment on écrit l'histoire ! », pour reprendre une expression fameuse. Voyons un texte particulièrement suggestif : « *Sieur Charles Livet, au lieu de la ville de Vienne — Chazal où il y a une Tourt appelé Pillatte (sic), tout joint ensemble, sis à la par. de St-S., joucte la grand rue tendant de la porte de Malconseil au pont de Gière du m., les meurs et porte dud. Malconseil de b., le fleuve du Rosne du s., maison de Guérin Pouyet (Poyet) du v.* » (II, pp. 47-8). — Maintenant, les textes sur la *Mulle* : « *Noble Pierre de Fenoul (Fenoil), seigneur de Serisin (Sérézin) — Maison ou escuyderie servant de logis à la Mulle, size au faubourg d'Arpou en la par. de St-S., joucte le grand chemin tendant de Vienne à Lyon du m., maison de François Carles du v. et s., la porte de la Tuylerie de b.* » (II, p. 17). — « *Noble Pierre de Fenoul — Maison, cour et jardin où pend pour enseigne le logis de la Mulle, tout joint ensemble, sis au f. d'A., par. de St-S., joucte le grand chemin de Vienne à Lyon du s., porte de la Tuylerie et les meurs d'icelle du v., roche de Monsallamon (Mont Salomon) du m., fontaine du logis de honneste Denys Revoyrat et un chemin montant duit logis de la Mulle aux vignes d'icelluy de b.* » (ibid., p. 35). — « *Noble de Fenoul . . Vigne et pralion, tout ensemble sis au mas de Monsallamon, joucte la vigne de Jean Blanchet de b., maison dud. sieur de Fenoul appelé La Mulle et le logis de la Fontaine doré (sic) du s., vigne de sieur Antoine Guey du v., et vigne des hoirs de sieur Henry du v. et m., le chemin de la Pouterle (Poterne) entre deux* » (ibid., p. 957). — II (p. 821) signale, comme appartenant à « *Dame Marie Beraud, vefve de feu Mr Mre Léonard Bourin, advocat aux Cours de Vienne* », une « *grange appelée la Mulle* ». Il ne fait aucun doute qu'elle n'ait appartenu au logis du même nom. Elle était située au *mas de Burey* que nous avons déjà vu nommer. Ce nom (prononcé *bu-re-i*) provenait de la contraction et de l'évolution de l'expression du Moyen âge *Buec-Reil* signifiant *Bois-Royal*, citée dans *Les Usages du Mistral des Comtes de Vienne, manuscrit du XIII^e siècle*, publié, en 1929, par Paul Thomé de Maisonneuve, p. 16. Ce confrère, pas toujours heureux dans ses commentaires, comme le sont souvent, hélas ! les auteurs non viennois, l'a été, cependant, à propos du *Bois-Royal*, en écrivant qu'il

s'étendait entre Ste-Blandine et la Gère, auprès des anciens aqueducs, et qu'il comprenait, avec des bois, des prés, des vignes et des îles (p. 26). Chorier a consacré le chapitre VII du livre V de ses *Antiquitez de V.* à ces « *Aqueducs de Gotheline et de Bois-Royal* ». Ainsi commence-t-il : « *Derrière sainte Blandine vers le Levant sont les Territoires de Gotheline, et de Bois-Royal, tous deux remarquables par les anciens aqueducs qui les entrecourent de tous costez* » (pp. 441-2). A une époque indéterminée, germa l'idée que ce bois était qualifié de *royal* parce qu'un roi, et un grand roi, y venait chasser, et c'est ainsi que le lieu prit le nom de *Charlemagne*, désormais bien connu et estimé des Viennois, et particulièrement par ceux d'aujourd'hui, d'autant mieux que suivant l'heureuse initiative d'un habitant, les chemins, rues, ou autres artères de communication, ont pris des noms évoquant à l'envi la fameuse *Chanson de Roland*. Guy Allard (1635-1716), plus généalogiste qu'historien, dans le *Dictionnaire du Dauphiné* (édition d'H. Gariel, 1864, réimprimé en 1970, p. 249) a écrit : « *CHARLEMAGNE fit quatre voyages en Italie et passa en Dauphiné, il séjourna même à Vienne et chassa dans les forêts voisines ; un cerf qu'il poursuivait s'étant réfugié dans la cellule d'un anachorète où il le suivait, fut le sujet d'un ouvrage de piété qu'il fit élever dans ce lieu, où il fit bâtir une chapelle qu'on voit encore dans la paroisse de Septème. En venant d'Espagne et passant encore en cette province, il laissa à Vienne Turpin, archevêque de Rheims ; ce fut l'an 778.* » Que faut-il penser d'un tel texte ? Qu'il découle de la pure fantaisie, bien qu'il ne soit pas exclu que le grand roi et empereur ait pu passer par Vienne et le Dauphiné, au cours de ses voyages. Toutefois, nul historien digne de ce nom, du siècle dernier et du nôtre, ne l'a jamais écrit. Quant à Guy Allard, c'est à juste titre qu'Adolphe Rochas, dans sa *Biographie du Dauphiné* (éd. de 1860 et 1971, t. I, p. 17) a dit de lui qu'il « *doit être regardé comme un compilateur des plus médiocres... qu'on doit consulter avec une extrême prudence* ».

A propos de ce que Chorier a appelé des « territoires » et que l'auteur du parcellaire a désignés sous les noms de « mas », attendu que deux sur trois ne sont plus connus, il semble expédient de citer des textes originaux (III, CC 13, p. 17) : « *Mas de Ste Blandine, jouxte le mas de Gautelline du m., rivière de Gère de b., les murs de la ville de V. et la porte de Pipet du s., mas de St Marcel du v.* » — « *Mas de Gauteline, jouxte le mas de Burey du m., mas des Malladières du v., mas de Ste Blandine du s., rivière de Gère (de b.)* » — « *Mas de Burey jouxte la rivière de Gère de b. et du m., le mandement de Pinet et celluy du Jardin (sic) du m. et v., le mas de la Malladière (sic) du v. et s., mas de Gautelline du s.* »

XVII ne signale qu'une seule auberge du nom de *la Mule*, mais elle résulte d'un véritable « jeu de mots », puisqu'il s'agit de *La Mule du Pape*, à Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse).

(51) XIII, p. 421.

(52) Arch. de l'Hôtel de Ville de V. *Correspondance municipale*, t. VII, 14 juillet 1842.

(53) Au temps de l'historien Claude Charvet, se trouvait, « *dans le logis de la Mule Blanche, au faubourg d'Arpôt* », l'inscription des fondations obituaires de la famille Dumolard (*Delmolar*) (XIV, bull. 1952, pp. 113-4).

(54) et (55) XIX, pp. 601, 633 et 668. — XXVII indique un seul hôtel pour *Le Pin* et pour *St-Claude*.

Le *logis de St-Claude* évoque le pèlerinage célèbre de la ville du Jura portant ce nom. Elle s'appelait *Condat* dans l'antiquité gauloise, fut le siège, dès le VI^e siècle d'une abbaye nommée *Saint-Oyand-de-Joux*, dont

le douzième abbé fut S. Claude, mort en 697. Ce dernier, plus vénéré que son prédécesseur, devint le patron de la ville et lui donna son nom. En 1482, Louis XI, très malade de la maladie qui devait l'emporter l'année suivante, voulut faire le pèlerinage à St-Claude (XXIII-I, p. 66).

(56) XV, p. 31.

(57) XIX, p. 601. Est connu, en 1552, par le *Livre de raison d'Antoine Sambein* (VI, fol. 15) : « Pierre Perrel, de Reventin, jadis asnier de Ste Barbe ».

(58) III, p. 89 : « *Sieur Antoine Gay dit Pêchery — Maison où pend pour enseigne Sainte Barbe, sise à la par. de St-S., jouste la grand rue tendant de la porte de Lyon au pont de Gère du s., maison de honneste Jean Giranton et celle de Jean Guinan du v., rue tendant du pont de Gerre à la porte de la Pouterle (Poterne) du m., maison de dame Marie de Serre de b.* » — Pas de Ste-Barbe dans XXVII.

(59) XIX, p. 601.

(59 bis) II, p. 53 : « *Sieur Jean Rubichon — Maison où pend pour enseigne St Nicolas, sis à la par. de St-S., joucte la grand rue tendant de la porte de Lyon au pont de Gère du m., cour et jardin des Révérends Pères Jaccobins du v., une petite ruelle entre deux, fleuve du Rosne du s., port des Mulles (pour Molles), maison d'honn. Joseph Trilliard et celle d'honn. François Pellisson de b.* » — Dans XXVII, 6 hôtels du nom de St-Nicolas.

S. Nicolas, évêque de Myre, en Lycie (Asie Mineure), au IV^e siècle, était très honoré dans les pays du Nord de l'Europe et particulièrement en Russie, et dans le Sud aussi, puisque, ses reliques ayant été transportées, en 1087, à Bari, port d'Italie sur l'Adriatique, cette ville devint un lieu de pèlerinage célèbre. En Lorraine, la ville de St-Nicolas-de-Port le fut également. Son église est fort belle. On sait que la chapelle, bâtie sur le fameux pont St-Bénézet d'Avignon était consacrée à S. Nicolas, ainsi que, en l'église de Condrieu, une chapelle qui demeure très intéressante. A Vienne, la chapelle que les consuls avaient fait construire, en 1419, au-dessus de la deuxième pile du pont du Rhône était dédiée à Notre-Dame (XI, 2^e éd., p. 205), mais « du côté de la ville se trouvait un endroit où était l'image de S. Nicolas » (XIX, pp. 61-2). A Grenoble, existe encore la rue St-Nicolas, près du quai, sur la rive gauche de l'Isère, en souvenir d'une chapelle qui se trouvait-là, en l'honneur de ce saint, patron des marins — qu'on appelait « voituriers sur l'Isère », car cette rivière était navigable, dans les anciens temps, comme on appelait « voituriers sur le Rhône » leurs compatriotes rhodaniens. (Voir Claude Muller, *Grenoble... des rues et des hommes*, 1975, sans pagination.)

(60) XIX, p. 601 et XXIII-II, p. 261.

(61) II, p. 366 : « *Hon. Salomon Humbert — Maison où pend pour enseigne la Teste d'Or, sise à la par. St-P.-e.-J., joucte la maison de Florie Napoullier du m., rue de Gourgillon du v. et s., rue de la Chaisne tendant de la Table Ronde au Coing de ladite Chaisne du s., jardin des hoirs de sieur (blanc) d'Eguebelle (Aiguebelle) et la maison de M^{re} Jean Riondet de b.* » (Ce sgr d'Aiguebelle était noble Melchior de Fillion ; sur lui, XIX, p. 584.) Quelques mots sur « la rue de ou du Gourgillon » : il y a lieu de penser qu'il s'agit du même mot qui a donné, à Lyon, la fameuse *montée du Gourguillon*. Il ne faut pas longtemps, lorsqu'on lit le parcellaire, pour s'apercevoir que l'orthographe de son auteur est des plus fantaisistes. Les citations qui en ont été faites ici le prouvent abondamment. Autre exemple : « Merand Chastanier » au lieu de « Meraud Chastanier » (p. 26).

(Disons, au passage, que ce prénom était certainement prononcé avec un e muet, se prononçant comme son jumeau Moraud, et non pas Méraud, comme on l'écrit actuellement.) Aussi, convient-il que l'ancienne rue viennoise soit appelée *Gourguillon* et non pas *Gourgillon*. Cette transformation — existant, peut-être, seulement dans la graphie et non pas la prononciation —, ce passage du son dur au son doux, vient du même processus qui a donné Guinon et Ginon, Guérin et Gérin, Guéry et Géry, Guillot et Gillot, Guide et Gide, Gayet et Jayet, Galon et Jalon, Gourdan et Jourdan ; on pourrait citer beaucoup d'autres exemples. Revenons au *Gourguillon*. Que signifie ce mot ? Nizier du Puitspelu (de son vrai nom : Clair Tisseur), dans son ouvrage célèbre intitulé *Le Littre de la Grand'Côte* (édité sous les auspices de la lyonnaise « *Académie du Gourguillon* », en 1894), 4^e édition, 1968, p. 187, dit que c'est le nom du « charançon du pois — *De curculionem* ». Cette explication, relevant de l'entomologie, paraît des plus suspectes à l'auteur des présentes notes. Il croit que, en toute réalité, il s'agit d'une onomatopée, venant de l'imitation du bruit de l'eau qui court ou qui remue, de même racine que glouglou, gargouille, gourguer, avaler de l'eau en se baignant et la cracher avec bruit que dégouliner. Tout en écrivant, il pense à « la grande-gargouille » et à la « petite-gargouille » de Briançon, où l'eau dévale au milieu des deux rues de cette ville ancienne. De même en fut-il de la « montée du Gourguillon » lyonnaise et de la rue viennoise où, dans sa partie inférieure, était concentrée la boucherie. Le parcellaire (p. 358) nomme la « *rue de la Grand' Bouchery appelée Gourguillon* ».

La note qu'on vient de lire était rédigée depuis plusieurs semaines quand son auteur a eu l'idée d'interroger, sans lui dévoiler ses pensées sur le sujet, son distingué confrère et ami Amable Audin, conservateur du Musée de la Civilisation gallo-romaine à Lyon. Voici la réponse : « *Pour le gourguillon lyonnais, aucune ambiguïté. Il s'agit de la « gargouille » par laquelle se déversaient les eaux recueillies dans ce que je nomme la cuvette des Minimes et dont le Gourguillon est le seul déversoir. Sous une forme plus récente, on peut évoquer la Gargouille de Briançon, qui a la même fonction. J'ignore naturellement l'emplacement de la rue du Gourguillon de Vienne, mais je serais étonné qu'elle ne justifiât pas le nom qu'elle portait. A vous d'en juger.* » Tel est l'avis de la personne autorisée qu'est le grand archéologue lyonnais Amable Audin. Par une discrétion qui l'honore, il n'a pas renvoyé son ami viennois à son ouvrage — très remarquable —, publié en 1965, sous le titre suivant : *Lyon, miroir de Rome dans les Gaules*. Mais, ce dernier, l'ayant fait, a mesuré l'importance considérable de ce coin du « Vieux Lyon ». P. 125, Audin parle de « *cette descente qui, sans doute, depuis l'antiquité, porte le nom pittoresque de Gourguillon, venu de Gurgulio, « la gorge », ce qu'elle est en effet* ». Il en parle encore en cinq autres pages, et, p. 203, donne une photographie de ce « *célèbre Gourguillon* ». Or, la ressemblance avec le Gourguillon viennois est criante. Les choses se présentent exactement de la même façon à Lyon et à Vienne. Toutefois pour en rester, encore un instant, dans la première de ces villes, qu'il soit dit que, sous l'Ancien Régime, le « Gourguillon » constituait le 23^e quartier des 28 quartiers ou penonnages (35, avant 1746), comprenant, notamment, les montées du Gourguillon, du Calvaire, des Epies, du Griffon, le Chemin neuf, les rues de Trion, Tramassac, St-Georges, des Farges, Tupin, Dorée, Belle Cordière, les places des Minimes, St-Georges, et le port du Sablet (*Calendrier de la milice bourgeoise de Lyon pour l'année bissextile 1788*, Lyon, 1788, pp. 2 et 26).

A Vienne, « *la rue de la Grande Boucherie appelée Gourguillon* » au siècle du Roi Soleil, puis *rue des Boucheries*, jusque vers la fin du XIX^e siècle (Savigné, *Guide à V.*, 1879, p. 70), parce que, au lieu de l'ensemble, on avait considéré les détails, n'était autre que la partie inférieure d'une très longue rue descendant de ce qui est actuellement la *place André Rivoire* (ancienne *place du Collège*) pour aboutir à la *rue des Clercs*. En temps ordinaire, car, au temps jadis, les égouts n'existaient pas, les eaux usées, et à plus forte raison, en temps de pluie, celles venues du ciel, passaient par là, et avec d'autant plus de force et de bruit que la pente était importante dans la partie supérieure. Ce lieu-ci était appelé « *la Rochette* ». S'y trouvaient le couvent des Capucins, le prieuré de Saint-Blaise et son église que Chorier nomme « *Saint Blaise de la Rochette* » (*Ant. de V.*, 1658, p. 468), et le collège des Pères jésuites. Cette partie supérieure de la grande rue était coupée, perpendiculairement, par une rue, que Chorier (même page que ci-dessus) appelle « *la rue du bordel public* » (il ne lui sera pas fait, ici, l'honneur des majuscules, comme au titre du chapitre, dans le bouquin de Chorier!), et que le parcellaire de la même époque (II, p. 126) désigne ainsi : « *rue des bourdels tendant de l'esglise des Révérends Pères Capucins à la rue de la Chevrery* ». Nicolas-François Cocharde (dont une rue de Ste-Colombe-lès-Vienne porte le nom estimable), en publiant (1828) une nouvelle édition de cet ouvrage de Nicolas Chorier, a expliqué en note (p. 471-2) pourquoi cette rue portait de son temps le nom de *rue des Dames de la Miséricorde*. Savigné (*o.c.*, p. 98) a indiqué que cette rue, appelée encore de nos jours, *rue Mermet*, « du nom d'un historien viennois », fut encore nommée, *rue des Béates*, et, en 1794, *rue de la Régénération*.

Dans ce même *Guide*, tout de suite après la *rue Mermet*, Savigné cite la *rue Imbarde*, dont il dit : « *Descend de la rue Mermet à la rue Marchande ; l'origine n'en est indiquée nulle part* » Le lecteur a déjà compris que cette *rue Imbarde* est constituée par la partie supérieure de la longue rue actuellement en question. Elle est appelée, depuis le début du siècle courant, *rue Siméon Gouët*. Le parcellaire, qui, tant de fois, aura servi de référence, la désigne ainsi : (II, p. 122) : « *Rue Imbarde, tendant de la Rouchette à la Grande Bouchery* ». Cette boucherie, au moyen âge, était, à Vienne comme ailleurs en France, appelée « le macel » avec son autre forme : « maisel », venant de *macellum*, marché aux viandes ; abattoir (Grandsaignes d'Hauterive, *Dictionnaire d'ancien français*, 1947, pp. 389 et 393). Le si précieux manuscrit en langue vulgaire du XIII^e siècle sur *les Usages du Mistral*, cité dans la note 50, donne la seconde forme : « *lo maisel* ». On remarque qu'il était constitué par de nombreuses maisons — au moins 7, peut-être 9 — avec des étaux ou bancs, encore plus nombreux, dedans ou devant celles-ci. Une précision est donnée : sa situation. Le texte original dit ceci : « *et sunt les maisons entre la maison Peron Isambart et celes à la chamalenchi* ». Thomé de Maisonneuve a traduit : « sont les maisons entre celle de Pierre Isimbart et celle de la Chamareric ». C'est certainement une erreur, une de plus, dans une publication qui ne vaut — et c'est beaucoup, cependant — que par la reproduction intégrale et en fac-similé d'un texte médiéval de première grandeur. Passe encore pour Peron qui est un des diminutifs de Pierre, mais « *chamalenchi* » transformée en « *chamareric* », certainement non ! La « *maison de la Chamarerie* », dépendant de l'abbaye de St-André-le-Bas, a existé (et existe encore, propriété de la Société des Amis de Vienne) dans la *rue de la Table Ronde*, appuyée contre le mur méridional de l'église, donc éloi-

gnée du macel. L'auteur du parcellaire, qui, lui aussi, hélas ! n'est pas à une erreur d'écriture près, cite (II, p. 382) une maison « *jouste la maison de la Choumarery et la place de l'Haumosne du m., rue de la Table Ronde tendant du Coing de l'Esperon au Port du Mouton du v.* ». On comprend que cette *place de l'Aumône* était une des parties constitutives de l'actuelle *place du Jeu de Paume*. L'auteur avoue être perplexe, au sujet de ces « maisons à la chamalenchy ». Il ne voit qu'une solution possible : « la Chamalenchy » au nom écrit par le scribe tel qu'il l'avait entendu prononcer) était la propriétaire de ces immeubles. Par ailleurs, on sait que l'une des maisons de l'ancien macel ou de l'ancienne boucherie est devenue, depuis quelques années, l'Hôtel des Ventes.

Dans le haut moyen âge, avait existé, durant de nombreux siècles, en ces parages, le *monastère de Saint-Nizier* et son église (voir XI, 2^e éd., pp. 120-3).

Quant à Pierre Isimbart, on sait qu'il fit son testament en 1280, vraisemblablement peu avant sa mort (Pilot de Thorey, *Inventaire des sceaux relatifs au Dauphiné*, p. 108). Le siège archiepiscopal viennois était alors vacant, en raison de la mort de Gui d'Auvergne, successeur du grand Jean de Bernin. Le second comte de Vienne, le dauphin Jean I^{er}, devait mourir deux ans plus tard. Les Isimbart (nom écrit encore Ysambard, Ysimbard, Ysimbert) constituent une grande famille consulaire viennoise, dont plusieurs membres furent consuls pour la paroisse de l'Orme dite encore Grande paroisse (avant de s'appeler de St-Pierre-entre-Juifs, puis de St-André-le-Bas), aux XIV^e et XV^e siècles (voir XIX, pp. 682-3). L'auteur estime, encore actuellement, que ce qu'il écrivait en 1938, dans l'ouvrage qui vient d'être cité comme référence, est toujours vrai, à savoir que la maison familiale des Isimbart, près de la boucherie, a donné son nom à la rue, devenue *rue Isambarde*, puis, par contraction verbale, *rue Imbarde*.

Le point de départ de cette longue note a été le *logis de la Tête d'Or*. A l'heure actuelle, ce nom n'est pas du tout représenté dans XXVII, mais la grande ville de Lyon conserve encore, par le nom d'une rue et surtout par celui du parc très estimé — voire le lycée de ce nom, lui aussi, fort estimé en son genre — le souvenir du logis lyonnais des temps anciens.

(62) XIX, pp. 554, 661 et 657. Etant donné qu'il y eut une *place de la Tête Noire*, rappelant, sans aucun doute possible, le logis du même nom, et que celle-ci est facile à situer d'après le parcellaire, il s'ensuit que nous possédons les plus utiles indications, sur l'un comme sur l'autre. En examinant avec soin les textes originaux de la note 23, on comprend que cette *place de la Tête Noire* existe encore de nos jours dans la majeure partie de son ancienne aire, formant l'angle Sud-Est de l'actuelle *place du Jeu de Paume*, à droite de la *rue de la Table Ronde*, dans le sens de la montée de celle-ci.

(63) II, p. 162 : « *Hoirs de Benoist Court — Maison où pend pour enseigne la Teste Noyre, size à la par. de St-A-le-H., joucte la rue Mirmande du m., maison de M^{re} Gaspard Chappuis du v. et du s., grande rue de Pipet tendant de la hasle à la porte dud. Pipet de b.* » — « *Escuery size à la par. St-A-le-H., joucte la rue de Sierque (rue du Cirque) tendant de la place de Jovenet (Jouvenet) à la porte de St-Marcel du m., jardin de dame Jeanne Fèbvre du v., rue appelé Miremande (sic) du s., maison des Dames religieuses dud. St-A-le-H. de b.* » — Dans XXVII, la *Tête Noire* n'est citée que deux fois.

Il faut estimer comme important le fait que ce logis viennois était proche d'une église et que celle-ci était dédiée à S. Michel. Elle est sortie de la mémoire des Viennois, parce que, contrairement à ce qui est arrivé aux églises *St-Sevère*, *St-Ferréol*, *St-Laurent*, *St-Georges*, par exemple, dont le nom d'une place, d'une rue ou d'une impasse évoque l'existence dans les temps anciens, elle n'a pas eu cette chance. Voici ce qu'en dit le parcellaire (II, p. 184) : « *Esglise appelé St-Michel et jardin, tout joinct ensemble, sis à la par. de St-A-le-H., joucte les meures (murs) de la porte de Pipet du m., jardin d'Antoine Couillet et celui de Claude Puzin et le jardin d'Antoine Basset et cellui d'Estienne Merard le tout du v., jardin et cimitière de l'esglise dud. St-A-le-H., du s.* » Cette église, le contemporain de l'auteur du parcellaire qu'est Chorier (*Ant. de V.*, 1658, pp. 444-5) la dit être « *une ancienne chapelle* » (nous dirions aujourd'hui, « une chapelle ancienne ») et précise ceci : « *Elle n'est pas fort spatieuse mais elle est voûtée et d'une structure où il n'y a rien à reprendre.* » Dans sa nouvelle édition de cet ouvrage, en 1828, Cochard (p. 446) a publié une note dont voici le premier paragraphe : « *Cette petite (pourquoi petite) chapelle, située au-dessus de l'emplacement du temple élevé à Mars et à la Victoire, n'aurait-elle point remplacé le culte de Mercure ? Les chrétiens attribuaient les fonctions de celui-ci à l'archange Michel ; l'un et l'autre étaient chargés de conduire les âmes dans le séjour des morts. Les païens, en construisant un sacellum à l'honneur de Mercure, immédiatement au-dessus d'un temple à Mars et à la Victoire, n'auraient-ils point eu la pensée de représenter, sous le voile de l'allégorie, le résultat des victoires ?... qu'elles coûtent la vie à un grand nombre de braves ?* » L'auteur de ces notes abonde pleinement dans le sens de son prédécesseur. L'église *St-Michel* de Vienne était celle qui, dans l'intérieur de cette ville, toute ceinturée de murailles, était placée dans le lieu le plus élevé par rapport à l'ensemble : « une éminence », dit Chorier. C'était la règle générale au sujet de cet archange, en tous temps considéré par l'Eglise comme le protecteur privilégié des hommes, et, particulièrement, des voyageurs, ayant pris la place de Mercure, dieu des marchands dans le paganisme, comme le pensait Cochard, protecteur des « hommes, pèlerins de la terre », et, plus spécialement, des pèlerins, tout court, « ces gens qui prient avec leurs pieds », selon l'heureuse expression de Pierre Chaunu (*La peste blanche*), les accompagnant toute leur vie durant, et jusqu'à l'heure de leur mort. Pour illustrer ce propos, sont cités le Mont-Saint-Michel (dit « au péril de la mer »), lieu de pèlerinage des plus célèbres, l'église *St-Michel-d'Aiguilhe*, au Puy (en Velay), le temple de Mercure, au sommet du Puy-de-Dôme, et, surtout, la commune de Saint-Michel-Mont-Mercure et son église, en Vendée ; et puis, encore, dans notre région, le lieu-dit de Merquet, situé entre Sérézin et Solaise, *Mons Mercurius* dans l'antiquité. C. Brouchoud, qui le cite dans sa communication intitulée *Le tumulus de Solaise et l'ager Octaviensis* (Congrès archéologique de Vienne en 1879, p. 181) a donné le commentaire suivant : « *Mercury était, d'après César, le plus populaire et le plus vénéré de la Gaule. Il avait, dit-on changé sous la domination romaine, son nom national de Teutatès, ainsi que son caractère farouche, contre un nom et des attributions paisibles et favorables à l'agriculture...* » On comprend aisément que, de nos jours, une chaîne d'hôtels ait pris le nom de Mercure.

Il ne sera pas inutile de remarquer, encore, que, d'une façon générale, chacun des nombreux logis de Vienne était proche d'une église où les pèlerins et les voyageurs pouvaient aller faire leurs dévotions.

(64) Au sujet des *Trois Rois*, voir XX, p. 19 et, dans XXIII-II, pp. 412-3, une amusante anecdote.

(65) XI, p. 295. Faisant l'analyse du *Mystère des Trois Doms*, joué à Romans en 1519, œuvre du chanoine Pra, de Grenoble, Cavard parle de « ces mendiants, gratifiés de riches aumônes qui veulent fêter leur bonne fortune dans les auberges viennoises : la Fleur de Lys et le logis des Trois Rois. Le premier se contenterait de la Fleur de Lys, mais son compagnon est plus ambitieux et il lui faut au moins le logis des Trois Rois ».

(66) XIX, p. 601.

(67) IV, GG. 8, fol. 317.

(68) XIII, pp. 419-21. A signaler que, parmi les Réformés, fut Antoine Sambein, marchand drapier, auteur de VI. — Il n'est nullement téméraire — c'est même tout le contraire — d'estimer que, ès qualités, les hôtes — et les hôtesse, il va sans dire — jouèrent un rôle important dans la réception, puis la transmission des idées nouvelles de la Réforme. Par nature, ne sont-ils pas, d'une part accueillants, affables, et, d'autre part diserts, beaux parleurs, ceux de leur classe sociale ? — *Les Trois Rois* sont dénombrés 8 fois dans XXVII.

(69) Appelé II et III dans les sources de la présente étude. Adolphe Fabre lui a consacré la *Notice historique sur le premier parcellaire de Vienne (1634-1667)* (V., 1857), de laquelle on pourrait dire, selon la formule reconnue, qu'elle contient un certain nombre « d'erreurs et omissions », à commencer par le nom de l'auteur du parcellaire, Antoine Fournas, qui a été écrit « Fournaz », bien que l'acte de caution du 10 octobre 1641 (CC 2 - I, p. 22) donne le nom et la signature du personnage bien orthographiés.

(70) Rien de meilleur, pour cette importante question des remparts de Vienne, que X.

(71) *La Bouvarie* : elle représentait — il y a lieu de le penser — primitivement, du moins, pour les bovins, ce que *la Chèvrerie* avait été pour les caprins. C'était l'endroit où on les vendait. *La Chèvrerie* était dans le voisinage de l'église de *St-Pierre-entre-Vignes*, appelée ensuite de *St-Blaise*, qu'on peut fixer actuellement à la place *André Rivoire* (anciennement, du Collège). *La Bouvarie*, elle, s'étendait sur la rive gauche de la Gère, en aval du pont de *St-Martin* ; il y avait même un port appelé le port *Bouvard*. Voici des textes qui fixent bien les idées. II, p. 244 : « Hon. Flory Nardin — Maison size en la par. de *St-Mart.*, joucte la rivière de Gière de b. et m., maison de sieur Théaude Picquet du m. et v., ruelle du port *Bouvard* tendant du pont de Gière passant soubz la place où l'on tue les pourceaux allant aud. port et au pont de *St-Mart.* du v. et s., maison de sieur Ponthus Chastagnier du s. et de b. » — *Ibid.*, p. 250 : « Sieur Théaude Picquet — Maison et cour, joucte... rue tendant de la place de la Bouvary à l'esglise des Révérends Pères Capucins du v... la place où l'on tue les pourceaux appelé la pierre du Bacon de b. » Il faut comprendre que c'était sur la pierre dite du Bacon, située sur une place qui en avait pris le nom, que les pourceaux étaient égorgés. Chorier (*Ant. de V.*, p. 474), qui a écrit « baccon », prétendait que ceux qui vendaient la chair de porc en détail ne pouvaient pas tuer ailleurs. Bacon, vieux nom français, fut adopté par les Anglais à l'époque de la royauté des Plantagenêts — comme d'autres noms, d'ailleurs — : prononcé à l'anglaise *bécone*, il est revenu en France pour désigner ce que tout le monde connaît aujourd'hui. La place du Bacon s'appela, beaucoup plus tard, place de la Cocarde. — *Ibid.*, p. 246 : « Noble Charles de Verdonnay, sgr de Villeneuve (— de — Marc) — Maison, jardin et saulée et cour, tout joinct ensemble scis en la par. de *St-Mart.*, joucte la rue de la Bouvary tendant du pont de *St Martin* à la

place de lad. Bouvary de b., rivière de Gière, led. pont de St Martin, jardin et maison de Sr Claude Lescot du v., maison et jardin d'hon. Michel Rey du v. et s.» (v. XXI, p. 136). On sait que ce quartier ancien de Cuvrière et de la Bouvarie vient d'être réduit à néant par les travaux de la nouvelle route en cours de réalisation. On sait encore que l'autre graphie de Bouvarie, à savoir *Bovary*, a été singulièrement illustrée par le roman célèbre de Gustave Flaubert.

(72) II, p. 35 : « Hon. Denys Revoyrat — Maison et cour, tout joint ensemble où pend pour enseigne la Fontaine d'Or, siz au faubourg d'Arpou et à la par. de St-S., joucte le grand chemin tendant de V. à Lyon du s., maison et cour du logis de la Mulle appartenant à noble Pierre de Fenoul du v., roche de Monsallamon du m., maison de Florys Vidaz de b. » Denis Revoyat était, alors, pénonnier de ladite paroisse (*ibid.*, p. 3). — Il y a, dans XXVII, 8 hôtels ou auberges de la Fontaine, mais sans qu'elles soient « d'Or ».

(73) L'auteur estime que cette identification doit prévaloir sur celle consistant à voir dans les *Trois Maries*, « le groupe des trois vierges qui subirent le martyre à Rome pendant la persécution de Dioclétien » (Quillet).

(74) Au chapitre « La légende de Ponce Pilate » de XI, Cavard a écrit (p. 33) : « La venue de Pilate à Vienne, avec toutes les aventures qui découlent de cette donnée initiale, c'est un chapitre de l'histoire merveilleuse de la vieille Gaule, telle qu'elle s'est peu à peu élaborée au cours du moyen âge » ; et le grand historien de citer « Lazare le Ressuscité et ses sœurs Marthe et Madeleine, les deux Maries et Sara leur servante », auxquels il convient d'ajouter Maximin et Joseph d'Arimathie ou Rama, ce dernier ayant apporté avec lui le Saint Graal, vase dans lequel il avait recueilli, au Calvaire, le sang du Christ Rédempteur, tous chassés de Palestine par la persécution, les derniers étant arrivés, semble-t-il, après les Trois Maries. On estime que celles-ci ont effectivement débarqué dans le delta du Rhône vers les années 40. Le village, qui existait déjà ou qui se forma alors, s'appela très vite « les Trois Maries ». Mais, bientôt, Marie-Madeleine, Marthe et leurs compatriotes masculins partirent évangéliser la Provence en d'autres lieux, Madeleine mourant à la Sainte Baume et Marthe à Tarascon, à telle enseigne qu'il ne demeura plus, sur le lieu de débarquement, que Marie Jacobé et Marie Salomé et leur servante Sarah l'Egyptienne. Toutefois, le souvenir des trois Maries demeurait ancré en Camargue et bien après la mort et l'enterrement des deux fixées en ce lieu, et ce fut, sans doute, la raison pour laquelle, à la dévotion pour elles qui s'ensuivit, marquée particulièrement par la construction de l'église romane et le pèlerinage qui y était attaché, fut associée la dévotion envers une autre Marie, la plus grande et la plus sainte de toutes les Maries : la Vierge Marie, mère de Jésus Christ. La localité s'appela alors « la ville de Notre Dame de la Mer ». Pourtant Quesnay, dans la *Vie de Ste Madeleine* qu'il publia en 1657, l'appela encore « le village des Trois Maries en Camargue ». On sait que, depuis, il a été appelé et qu'il est universellement connu sous le nom des *Saintes-Maries-de-la-Mer*. Les corps des saintes Marie Jacobé et Marie Salomé avaient été inhumés en l'église de Notre Dame de la Mer. En 1448, par une bulle du 3 août, le pape Nicolas V (le fondateur de la Bibliothèque vaticane) ordonna la recherche des corps. Ils furent découverts rapidement, de telle sorte qu'au début de décembre, il y eut de grandes solennités en cet honneur, sous la présidence de René I^{er} d'Anjou, duc de Bar et de Lorraine, comte de Provence, et, depuis 1438, roi de Naples (d'où le nom par lequel il est généralement connu : le

bon roi René), de la reine Jeanne et de leur cour. Depuis des siècles, il se déroule, en ces lieux, tous les 24 et 25 mai, des fêtes religieuses, devenues, en notre temps, assez folkloriques, en l'honneur des deux Saintes Maries et de Sarah, patronne des gitans ou romnécas qui la considèrent, elle aussi, comme une sainte. En 1948, pour le cinquième centenaire de la découverte des reliques, ces fêtes furent présidées par celui qui allait devenir, dix ans plus tard, le pape Jean XXIII. Le fait est rappelé par une inscription sur plaque de marbre, en langue provençale, placée sur la maison la plus proche de l'entrée de la prestigieuse église. Les Viennois savent que l'illustre souverain pontife, en se rendant au pèlerinage, s'était arrêté en leur ville, au matin du 24 mai et qu'il avait visité la cathédrale St-Maurice (voir XXIII-II, p. 456). (Paragraphe écrits après lecture de l'ouvrage du chanoine A. Mazel, curé doyen des Saintes Maries, *Notes sur la Camargue et les Saintes Maries de la Mer*, 1935, et l'article de Roland Landry, *La Vierge noire des gitans. Le culte de Sarah est une énigme, même si la Femme du Cantique des Cantiques a la peau noire*, dans « *Miroir de l'Histoire* », n° 296, janvier 1977).

(75) II, p. 90-1 : « *Hon. Jean Rey — Maison où pend pour enseigne les Trois Maries, size à la par. de St-S., joucte la rue de Cuvière de b., maison d'hon. Jean Rebatet du m. et du v., maison de sieur François de la Tourt (Tour) du v. et du s., maison de Jean Rebatet du s.* » Au même, « *Maison servant d'estable et jardin, tout joinct ensemble... joucte le chazal et maison de sieur Abel de Sautereau et le jardin de dame Jacqueline Greney du m., jardin des Dames religieuses de St Bernard du v., jardin des hoirs d'hon. Jean Laurens, cour et chazal de sieur François de la Tourt du s., Chasteau Grillet et une petite ruelle montant de la rue de Cuvière aud. Chasteau Grillet de b.* » Au même, encore, « *maison servant d'escuery, joucte la rue du Chasteau Grillet du m...* » (p. 91).

Le Château-Grillet se trouvait donc bien sur la paroisse St-Sévère, toutefois non pas sur la rive droite de la Gère, comme l'auteur l'avait dit dans XXI (p. 102), mais sur la rive gauche, dans le lieu délimité actuellement par la montée des Bernardines, la rue du Professeur Louis Vialleton, la place des Capucins, la rue Nicolas Chorier et la montée des Epies. Cette erreur de grosse taille résultait du fait d'avoir cru ce que disait un auteur pourtant sérieux, Savigné, écrivant, dans XXVI (p. 86) : « *Rue de la Poterne — Le nom indique la destination ; elle s'appelait autrefois rue du Château Grillet, et conduisait du cimetière de Saint-Sevère à la porte du château de la Bâtie.* » Il est donc, désormais, certain que l'ensemble des constructions anciennes qui furent la propriété de la famille Barjon-Tournier et qu'a fait restaurer M. Germain Celette ne fut jamais le Château-Grillet. Les dessins du XVII^e siècle le montrent à l'état de ruine.

(76) II, p. 100 : « *Hon. Jean Pra — Maison où pend pour enseigne la Grand' Nostre Dame, size à la par. de St-P.-e.-J., joucte la grand rue de l'Esperon tendant du pont de Gière à la hasle du m., place du Plâtre où autrefois estoit l'église de St-P.-e.-J. du v. et du s., maison des hoirs de Mre François Barbarin de b.* » P. 101 : au même, « *Maison servant d'escuery à son logis... joucte la maison d'hon. Jacques Lambert du m., place du Plâtre où il y a la fontaine du v., ruelle tendant dud. Plâtre en Corchebœuf (l'actuelle rue André Colombier) du s., maison de Mre Pierre Lamars de b.* » Le même Jean Pra, appelé « du Pra » dans le document qui va suivre, et « *hoste au logis où pend pour enseigne l'image de Nostre Dame* », ce qui enlève le moindre doute possible, avait trois vignes au mas du coteau de Mirieu, voisin des autres mas déjà rencontrés, sur les hauteurs

dites aujourd'hui de *Coupe-Jarret*, mais plus proche du quartier dit de la *Pyramide*, nous dirions maintenant : au-dessus de la *Gloire de Dieu* (*ibid.*, p. 620). — Si les *Trois Maries* ne sont pas nommées dans XXVII, la Très Sainte Vierge Marie : Notre Dame, elle, l'est 13 fois.

Le logis de la *Grand' Notre-Dame*, bien sûr qu'il portait ce nom pour le patronage de l'auguste Mère de Dieu, mais aussi parce qu'il pouvait évoquer les lieux de pèlerinages célèbres : Notre-Dame de Chartres, de Reims, de Paris, du Puy, d'Embrun, de Fourvière à Lyon, et tant d'autres... On pourra voir, dans XXIII-I, p. 82, le nombre d'églises dédiées à Notre Dame auxquelles le dauphin Louis, devenu ensuite le roi Louis XI, s'intéressa particulièrement, lui qui voulut être enterré en l'église Notre-Dame de Cléry.

(77) II, p. 256 : « *Sieur Balthazar Gesse — Maison size à la par. St-Mart. où pend pour enseigne l'image de St Martin, joucte la maison des hoirs d'hon. Jullien Meysonnier du m., la rivière de Gière du v., maison des hoirs de Jean Basset et celle des hoirs de Claude Berthaud du s., la rue de St-Martin tendant du pont de St-Martin à Grenoble de b.* »

Dans XXVII, il y a 6 hôtels du nom de St Martin.

(78) II, p. 260 : « *Hoirs d'hon. Jacques Vernetta (ailleurs : Vernette) — Maison où pend pour enseigne l'image de St Jean, situé à la par. de St-Mart., joucte les meures de la ville et la porte de St-Mart. du m., la rue tendant de la porte dud. St-Mart. au pont dud. St-Mart. du v., maison d'hon. Antoine Montagnon du s., le ruisseau de Fuyssinet de b.* » — Dans XXVII, 10 hôtels ou auberges de St Jean.

(79) II, p. 279 : « *Gabriel Audouz — Maison et cour où pend pour enseigne l'Arbre d'Or, sis à la par. de St-Mart., joucte la maison des hoirs de François Guillon du m. et du v., rue de la Drapperie du m., maison des hoirs de Jean Lambert et la rue tendant du pont de St-Mart. au Pont-Evêque et maison de messire Louis Carles et le cimetière de St-Mart. du s., maison d'hon. Balthesard Gesse de b.* » — Point d'établissement de ce nom dans XXVII.

(79 bis) GG. 4.

(80) II, pp. 278-9 : « *Hon. Jean Lambert — Maison où pend pour enseigne la Pomme de Pin, size à la par. de St-Mart., joucte la rue de la Drapperie du m., grand rue de St-Mart. tendant du pont de St-Mart. à la porte dud. St-Mart. du v., maison de Gabriel Audouz de b., maison des hoirs de François Guilhon du s.* » Gabriel Odou, comme Marie Fauregrise et Alexandre Anisson, cités antérieurement, étaient de familles alliées à des familles dont l'auteur descend directement (voir XXIII).

(81) II, pp. 348-9 : « *Hon. Antoine Courdat — Maison où pend pour enseigne les Trois Chapeaux Rouges, et jardin, tout joinct ensemble, sis au faubourg et à la par. de St-Mart., joucte la maison et jardin d'hon. Pierre Barbe du m., rivière de Gière du v., maison des hoirs de Claude Berthaud et des hoirs d'hon. François Fournas, rue tendant de la porte de St-Mart. à celle de Sarvagiot de b.* » — Les Trois Chapeaux ne figurent pas dans XXVII. On remarquera, pour s'en amuser, la présence, à Vienne, au temps jadis, des logis placés sous le signe de « la mystique des nombres », trois étant considéré comme parfait parmi les parfaits. (la T. S. Trinité) : trois hommes (*les Trois Rois*) ; trois femmes (*les Trois Maries*) ; trois animaux (*les Trois Pigeons*) et trois objets (*les Trois Chapeaux*) !

Dans le même esprit, on peut rapprocher, de l'Antiquité biblique, le nom du village de Campanie dit *Les Trois Tavernes* qui fut sur le chemin de S. Paul, avant son arrivée à Rome (*Actes des Apôtres*, XXVIII). Ce

rapprochement est d'autant plus de circonstance que la taverne (*taberna*, en latin) est, sur le terrain social, de nature assez voisine de celle du logis ou de l'hôtellerie. De classe inférieure quand même : ce qui le prouve, c'est, d'une façon générale, l'absence d'un nom pour la désigner, comme ce qui se passe, encore de nos jours, pour les innombrables cafés, cabarets, estaminets et autres, sauf lorsqu'il s'agit d'établissements sortant du commun.

(82) II, p. 206 : « *Jean d'Argent — Maison où pend pour enseigne l'image de St-Jacques, size à la par. de Nre-Dame-de-la-Vieille, joucte la maison de François Michel du m., grand rue de Pipet tendant de la porte de Pipet à la grand esglize du v...* »

Dans XXVII, les hôtels ou auberges de St-Jacques sont au nombre de 13, à égalité avec Notre-Dame-Ste-Marie et avec St-Georges. St-Pierre les dépasse, avec 19. Viennent ensuite St-Michel et Ste-Jeanne-d'Arc, avec 12 ; St-Jean et St-Hubert avec 10 ; St-Louis avec 9 ; St-Martin et St-Nicolas avec 6 ; St-Christophe, St-Etienne, St-Paul, St-Roch, St-Eloi avec 4 ; Ste-Anne, St-Antoine, St-Joseph, St-Laurent avec 3 ; St-Bernard, St-Maurice, St-Régis, St-Romain, Ste-Victoire avec 2. Inutile de citer la quarantaine de noms avec 1 seulement. Il y a, en somme, 217 hôtels ou auberges portant le nom d'un saint (49 saints) ou d'une sainte (12 saintes).

(83) II, pp. 207-8 : « *Dame Antoinette Praye, veufve de feu hon. Michel Charréat — Maison où pend pour enseigne la Fleure de Lys, sise à la par. de Nre-Dame-de-la-V. joucte la petite ruelle tendant de l'esglize de l'Hostel Dieu à la Place Neufve du m., grand rue de Pipet tendant de la porte dud. Pipet à la grand esglize du v., maison de Mre Jean Chorier, chatellain de Beaurepaire, une maison ou escuery des hoirs d'hon. Balthesard Parron et d'(Antoinette) Prayeb.* » — Pas de Fleur de Lys dans XXVII. Cela ferait « Ancien Régime » !

(84) II, p. 217 : « *Mre Hugues Perouze, procureur — Maison où pend pour enseigne le Cheval Verd, size à la par. de N.-D.-de-la-V., joucte la rue de l'Esperon tendant à la hasle au pont de Gière du m., la place de lad. hasle du v., cour et maison des hoirs de sieur Rancourt de Meyriat du s. et de b., maison de sieur Amable Venet de b.* » Ibid., p. 220 : sous la halle, à Jean Beraud, deux bancs, « *joucte l'entrée de l'escuery du logis du Cheval Verd du m., place de lad. hasle du v., banc de Denys du Trond du s., maison de Mre Hugues Perouze de b.* » — XXVII ne signale aucun Cheval Vert, mais 1 Jument Verte. Cependant, 64 hôtels ou auberges portent le nom du cheval de diverses couleurs dont 46 blancs.

Puisqu'il est question de la paroisse de N.-D.-de-la-Vie (que l'auteur du parcellaire appelle, à tort, « de la Vie-Vieille »), il n'est pas inutile de faire remarquer que l'église de ce nom était, en ces temps-là, séparée par des maisons du Palais Royal, ancien palais delphinal, devenu plus tard le Palais de Justice, qui fonctionne encore pour le Tribunal de Grande Instance, flanqué de la prison, désaffectée depuis quelques décennies. La rue qui prenait au coin de la Chaîne pour descendre à la rue de Bourgogne actuelle était appelée rue du Palais Royal (II, pp. 371-4). Raccourcie par la démolition des maisons et la constitution de la place du Palais, elle a porté le nom de rue du Palais, jusqu'au jour, en 1963, où elle a pris le nom de rue Maurice Faure. Il est curieux de remarquer que « la rue tendant du Coing de la Chaisne à la Table Ronde » était appelée, soit rue de la Chaîne (ibid., p. 354), soit rue des Clercs (p. 356). Il fallut 1858 pour fixer les choses telles que nous les connaissons encore de nos jours.

Le Palais Royal comprenait une tour encore bien connue à l'heure

actuelle, au sommet de laquelle avait été aménagée, dans le dernier quart du xvi^e siècle, sous Henri III, une horloge. Celle-ci fut transportée un demi-siècle environ plus tard, au collège nouvellement installé (N. Chorier, *Antiq. de V.*, 1658, p. 93). Ce fut donc à tort que l'auteur des présentes notes, dans le cours du récit de la triste aventure du sieur Louis de Gère, en 1700 (XXII, p. 152), a fait sonner l'horloge dans la tour du palais royal.

(85) Gravure signée de Lepagelet, extraite du *Voyage pittoresque de la France* de Laborde, reproduite pl. I de XVI, avec une très pittoresque description, p. 330. La rédaction est heureuse de redonner cette gravure pour illustrer la présente étude.

(86) IV, GG. 14.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES " AMIS DE VIENNE "
EN ASSEMBLEE GENERALE DU 27 AVRIL 1978

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
M. Serge TOURENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Marcel GOURDANT - Commerçant - VIENNE

Mlle Elisabeth JOSSIER - Professeur Honoraire - VIENNE
M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL
M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorier : M. Félix JACOB † - VIENNE

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M^e Charles Frecon - Notaire - VIENNE
M. Jean Gueffier - Adjoint au Maire de Vienne - Conseiller Municipal
M. Jean-François Grenouiller - Licencié ès-Lettres - LES CÔTES-D'AREY
M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-
VIENNE
Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE
M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE
Mme Maurice Seguin - VIENNE
M. Sondaz - VIENNE
M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE
Mme Widlocher - VIENNE

Commissaire Adjoint :

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE

